

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

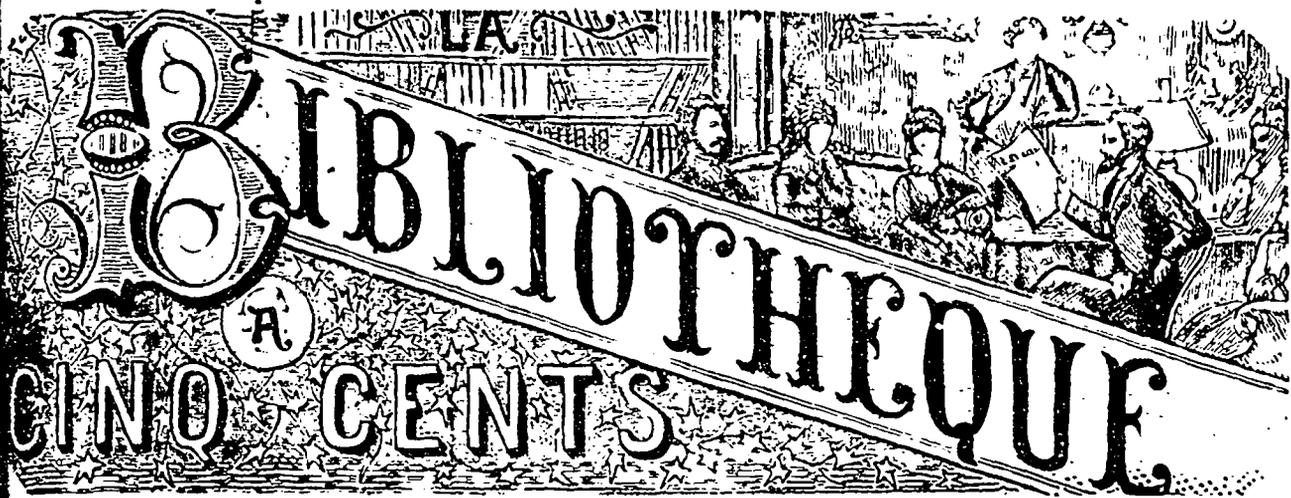
Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

80693



Publiée par Poirier, Besette & Cie, 1540 rue Notre-Dame

Vol. V

{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL, 23 AOUT 1888

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 20

LE CHEMIN DES LARMES

Première Partie : UN AMOUR DÉÇU



.....La jeune Espagnole embrassa Faule et examina l'intérieur de sa main. (Page 461.)

LE CHEMIN DES LARMES

PREMIÈRE PARTIE

UN AMOUR DÉÇU

(AVANT-PROPOS)

Un matin, c'était un samedi, appuyé au balcon de la fenêtre de mon cabinet, je réfléchissais pendant que mes regards embrassaient les magnifiques paysages environnants sur lesquels le soleil versait des torrents de lumière, car la matinée était merveilleusement belle et sereine.

Pas un nuage ne venait ombrer la limpidité de la vaste coupole bleu-turquoise qui s'étendait au-dessus de la terre et allait se fondre à l'horizon derrière les coteaux boisés.

L'atmosphère était saturée des senteurs agrestes et balsamiques qui arrivaient par bouffées des bois, des jardins, des champs et que portait au loin une brise tiède et légère.

J'admiraient le splendide panorama qui se déroulait à mes yeux.

Le château et les futaies de Beauregard, qui couronnent le coteau du côté de Versailles et forment l'étroit vallon de la Celle-Saint-Cloud et de Bougival.

Marly-le-Roi, qui retentit encore du bruit des chasses et du brouhaha des élégants de l'Ermitage.

Louveciennes embaumé de ses fleurs et parfumé aussi par le souvenir de la pauvre Dubarry.

Plus loin, la terrasse de Saint-Germain et ses environs, les châteaux, les villas en amphithéâtre.

Chatou, Croissy, Bougival, chers aux canotiers.

Meudon et ses bois où s'égarent joyeusement les amoureux de la vingtième année, sous la protection paternelle de l'ombre de Rabelais.

Saint-Cloud encore tout fumant de l'incendie allumé par les torches prussiennes.

Plus bas, Paris, la ville immense, tout à la fois fourmilrière laborieuse et fournaise ardente, ville de travail et de plaisir, cœur et cerveau du monde civilisé.

Soudain, la porte de mon cabinet s'ouvrit et, derrière moi, une voix dit :

— Monsieur, voici vos lettres et vos journaux.

— C'est bien, merci, répondis-je.

Sur mon bureau, avec trois journaux, la bonne avait déposé une lettre et un paquet d'un certain volume ficelé et cacheté.

Le paquet et la lettre m'avaient été adressés et m'étaient envoyés à Bougival par les soins de l'administration.

J'examinai le paquet ; il portait le timbre de la poste du bureau de Beauma.

La lettre portait la même adresse écrite de la même main. L'écriture m'était absolument inconnue ; mais je devinais facilement une écriture de femme.

Avant de rompre l'enveloppe du paquet, je le palpai avec une certaine inquiétude. Ce devait être un manuscrit.

J'eus comme un frémissement. Songez donc, un manuscrit, un manuscrit de femme ! Le manuscrit de femme est le fléau des romanciers.

Allais-je ouvrir le paquet ou le laisser intact ? Mon expérience me faisait hésiter. Enfin je me décidai ; je déchirai l'enveloppe.

Je ne m'étais pas trompé : c'était un manuscrit d'une centaine de pages écrit assez lisiblement.

Je lus alors la lettre que je reproduis textuellement :

Saint-Armand, le 10 août 1881.

« Monsieur,

« Je me permets de vous adresser le récit dramatique de mon existence ; c'est un véritable roman.

« J'ai éprouvé tous les malheurs possibles comme jeune fille, comme épouse et comme mère, et je crois que vous intéresserez le public en les leur racontant.

« Je ne saurais faire ce récit moi-même et je vous serais infiniment reconnaissante de vouloir bien vous en charger.

« Dans le cas où vous consentiriez, vous voudriez bien changer tous les noms, y compris ceux des localités.

« En attendant votre réponse, je vous prie, monsieur, de recevoir mes salutations.

COMTESSE PAULE DE V.

Bien des fois déjà des communications de ce genre m'avaient été adressées ; je ne fus nullement surpris. Mais l'expérience m'ayant appris que les prétendus drames, qui sont envoyés ainsi aux romanciers, ne sont le plus souvent que des ébauches absolument dénuées d'intérêt et même de raison, je me sentais assez disposé à jeter dans un coin le manuscrit de la comtesse.

Cependant, je me ravisai, et séance tenante et courageusement, je me mis à lire.

Je fis bien.

Ma lecture dura une heure. Le récit m'avait intéressé.

— Oui, me dis-je quand j'eus fini, il y a quelque chose dans cela. Cette histoire d'une femme pourrait être le canevas d'un roman.

Le lendemain j'avais le plaisir de recevoir chez moi quelques amis au nombre desquels se trouvait trois romanciers.

Après le déjeuner, en prenant le café sous les frais ombrages des érables et des sycomores, on parla de littérature, théâtre, roman.

— Messieurs, dit une dame, j'ai quelque chose à vous demander : Une histoire dramatique, vraie, prise dans la vie réelle, avec des personnages qui existent ou ont existé, c'est-à-dire en chair et en os, peut-elle être aussi intéressante, aussi émouvante que le roman que vous inventez, que vous cherchez et qui est composé de péripéties toutes d'imagination ?

— Moi, dit une autre dame, je crois que messieurs les romanciers n'ont rien de mieux à faire que de se mettre l'esprit à la torture pour trouver un sujet, d'abord, puis des incidents très corsés, très empoignants, qui passionnent les lecteurs, fussent-ils invraisemblables.

— Voilà aussi mon opinion, dit le mari de la première dame ; il n'y a pas de roman dans la vie positive, si dramatique et si étranges que soient certains faits, certains événements. Si, dans le roman, l'écrivain ne forçait pas les caractères, s'il les prenait tels qu'il les rencontre sur son chemin, il ne parviendrait pas à intéresser ses lecteurs, ses personnages seraient de simples passants qui ne feraient même pas détourner la tête.

Un romancier devait répondre : Mon ami M. prit la parole.

Il protesta énergiquement, citant à l'appui de sa cause plusieurs affaires, les unes de police correctionnelle, les autres de cours d'assises.

— Oui, oui, continua-t-il, et soyez-en convaincu, nos inventions les mieux venues, les plus saisissantes sont au dessous de la vérité, au-dessous de ce qui se passe continuellement autour de nous, entre les murs de la vie privée.

Que de drames intimes restés ignorés du public dépassent en horreur tout ce que le romancier le plus fécond peut imaginer ! Et d'autre part, que de dévouements inconnus et de sacrifices sublimes ! Vous parliez des caractères : ceux que nous créons, si étonnants qu'ils puissent paraître, existent dans le monde réel. Et l'héroïsme ? Ah ! celui de beaucoup de personnages que je pourrais nommer l'emporte de beaucoup sur les héroïsmes d'invention ! Enfin, les scènes les plus attendrissantes comme les plus terribles, racontées par un romancier ingénieux, ne sont le plus souvent que des espèces de photographies.

La seule chose qui, dans un livre, appartient à l'écrivain, c'est l'arrangement des faits, c'est la mise en scène.

— Mon ami M... a absolument raison, dis-je alors.

Et je parlai du manuscrit que j'avais reçu la veille et de la lettre qui l'accompagnait.

— Est-ce que de l'histoire de cette comtesse vous ferez un roman ? me demanda-t-on.

— Je ne sais pas ; peut-être.
— Oui, oui, il faut le faire.
— Eh ! je le ferai.

Tenant ma promesse et sans dénaturer aucun des faits, j'ai écrit l'histoire de la comtesse Paule.

I

LA BELLE PAULE

Nous sommes à Saint-Amand-les-Vignes, gros village du département de la Côte-d'Or, arrondissement de Beaume, à quelques kilomètres de la patrie de Gaspard Monge.

C'est le matin, au commencement du mois de mai 1860. Le temps est superbe, le soleil resplendissant.

La maison dans laquelle nous allons pénétrer est située à peu près au centre du village dans la rue principale ; sa blanche façade est égayée par des pampres verts ; à son premier et unique étage, au-dessus du rez-de-chaussée, il y a une petite chambre. Dans cette chambrette, assez coquettement meublée, se trouve une belle jeune fille qui n'a pas encore dix-sept ans ; elle est assise près de la fenêtre toute grande ouverte et travaille à un ouvrage de couture.

Tout en piquant et tirant son aiguille, la jeune fille semble s'absorber dans un rêve.

A quoi peut-elle songer ?

De temps à autre, comme à la vue de quelque riante image, un mystérieux sourire se dessine sur ses lèvres.

Soudain elle a un mouvement de surprise et dresse la tête. Un bruit inaccoutumé a frappé son oreille. C'est, dans la rue, le galop d'un cheval.

La jeune fille se lève précipitamment et sa jolie figure s'encadre dans la baie de la fenêtre, encadrée elle-même de gobéas, de jasmins et autres plantes grimpantes.

Le cheval qui galope est monté par un jeune et élégant cavalier. En passant, le jeune homme jette un regard sur la fenêtre, fait un léger mouvement de tête, qui peut être pris pour un salut, et c'est tout.

La jeune fille est devenue rouge comme une pivoine, son cœur bat violemment et avec une émotion indicible elle laisse échapper ces mots :

— Ah ! c'est lui ! ..

Cette exclamation répond évidemment à quelque secrète pensée, faisant suite peut-être au rêve de tout à l'heure, car la jeune fille ne connaît pas le cavalier, qui est déjà loin, et qu'elle vient de voir pour la première fois.

Elle jette un long regard dans la coulée de la rue, ne voit plus rien, mais entend encore le bruit des sabots du cheval sur le pavé. Elle pousse un soupir, se retire de la fenêtre comme à regret, retombe palpitante sur son siège, et ne pensant plus à son travail de couture inachevé, elle se plonge dans une rêverie profonde.

.....
Cette jeune fille, une simple paysanne, était réellement d'une grande beauté et bien faite pour causer l'admiration d'un peintre et d'un statuaire.

On aurait dit une de ces figures exquises qui illustrent les Keepsakes

Blonde et rose avec de grands yeux bleus, un regard angélique, sa douce physionomie, parfois rêveuse, mais toujours suave et pleine de charme, pouvait être comparée à celle des anges. Sa bouche mignonne, ornée de dents petites et blanches, semblait avoir été faite pour le sourire. Le nez aux narines mobiles et fines, délicatement attaché, était d'un dessin charmant. Elle avait la taille svelte, élancée, gracieuse, pleine d'élégance. Son cou était celui de Niobé. Ses mains et ses oreilles étaient exquises de formes. Son beau front pur et ses yeux aussi fraîches que la rose qui s'épanouit sous les caresses du soleil, appelaient les baisers.

Tout en elle était adorable et résumait toutes les perfections.

Cet ensemble de grâces charmantes et naïves était complété par un air de noblesse et de distinction tel que l'on eût pu croire, en la regardant passer, qu'on avait sous les yeux une princesse déguisée.

Elle s'appelait Paule.

Mais comme elle avait pour second prénom celui de Françoise, les femmes et les jeunes filles du village, traduisant Françoise par Fanchon, appelaient la belle Paule Fanchon, Fanchon la Princesse.

Dans leur bouche, ce surnom de princesse n'était pas un éloge, un hommage rendu à la beauté merveilleuse de la jeune fille, à sa distinction, à sa grâce, c'était un sarcasme amer, plein de jalousie et d'envie.

Tous les hommes, jeunes et vieux, pauvres et riches, tournaient autour des jupes de la belle Paule comme des papillons autour de la flamme d'une bougie. Et, comme les papillons finissent toujours par se brûler les ailes à cette flamme qui les attire, messieurs les galantins se brûlaient le cœur au feu ardent des prunelles de la belle Paule.

Femmes et jeunes filles la détestaient, cela se comprend, les unes auraient donné beaucoup pour qu'elle quittât le pays ; d'autres, les plus terribles, excitées par la jalousie, allaient jusqu'à désirer sa mort.

Il faut bien le reconnaître, si dur à dire que ce soit, les femmes, quand il s'agit de rivalité de beauté ou de rivalité d'amour, sont impitoyables et implacables.

Cependant il ne faut pas trop jeter la pierre aux femmes. ce qu'elles sont par amour, par jalousie, par vanité même, les hommes le sont par ambition, par cupidité, par orgueil.

Si encore Paule n'avait été que charmante, gracieuse et jolie, mais elle était intelligente, raffinée dans ses goûts, supérieure par ses aspirations.

Les choses vulgaires lui répugnaient, elle allait au beau instinctivement, naturellement, comme les fleurs se tournent vers le soleil.

Il y avait en elle comme un souffle puissant d'intuition ; elle savait certaines choses sans les avoir apprises. Son imagination lui révélait des délicatesses sociales dont ses compagnes n'avaient pas même idée, des élégances artistiques véritablement merveilleuses.

Musicienne d'instinct, il lui avait fallu seulement quelques leçons du curé pour toucher de l'orgue, certainement sans observer les règles de l'harmonie qu'elle ignorait complètement, mais avec un grand sentiment. Sa voix était expressive, et quand elle chantait l'*Ave Maria*, on se sentait pris du besoin de prier.

Ses parents, des vigneron, n'étaient pas riches, et sa mère ne pouvait guère faire de frais pour sa toilette, mais avec le plus petit bout de ruban, Paule était mieux parée que les plus riches avec tous leurs affluets.

En vérité, comment les mères et leurs filles auraient-elles pu pardonner tout cela à Fanchon ? Il ne faut pas demander l'impossible.

Mais toute médaille a son revers, et comme la perfection n'est pas de ce monde, Paule était vaniteuse, fière et dédaigneuse, non pour le vain plaisir d'humilier ses compagnes, mais par le seul sentiment de sa supériorité.

Sa mère et son père l'avaient gâtée et elle devait à leur trop grande faiblesse les défauts de sa nature et de son caractère.

Depuis qu'elle était née, on l'avait adulée, et ses oreilles n'avaient entendu que des louanges. Son père, un excellent homme, se serait agenouillé devant elle. Sa mère, qui l'adorait, s'extasiait devant sa beauté, ne voulait voir en sa fille qu'une merveille, la portait aux nues. Pierre Rouget, son grand-père, l'idolâtrait.

C'était à qui, du père, de la mère et de l'aïeul vanterait le mieux la beauté, la grâce, l'esprit, les mérites de la jeune fille.

— Ah ! lui disait la bonne femme en la contemplant avec

admiration, si nous étions à la ville, tu épouserais qui tu voudrais.

— Un millionnaire, disait le père.

— Un prince, ajoutait la mère.

Les paroles faisaient rire la belle Paule, mais lui donnaient de singulières idées de grandeur.

Au fait, pourquoi n'épouserait-elle pas mieux qu'un pauvre vigneron comme son père, mieux même qu'un riche vigneron ?

Elle se berçait dans des rêves insensés et bâtissait châteaux et palais en Espagne.

Et comme elle était franche et naïve, elle ne dissimulait pas ses visées ambitieuses.

Ses compagnes en riaient et n'avaient pas tort.

En effet, quelle chance Fanchon pouvait-elle avoir qu'un jeu de homme de la ville beau, élégant, riche, vint la chercher à 'Saint-Amand-les-Vignes pour lui offrir son nom et sa fortune ?

Mais quelle jeune fille n'a pas eu son rêve irréalisable ?

Paule avait lu dans les contes de fées qu'il y avait toujours un prince charmant pour épouser la fille du bûcheron. Mais le temps des fées était passé, et il n'existait plus de prince charmant.

Bref, autant par les allures involontaires de la jeune fille que par les paroles échappées à ses parents, qui s'en allaient répétant partout : "Elle est digne d'un prince" le surnom de la *princesse* lui fut donné et lui resta.

On ne l'appelait plus Paule ou Françoise Pérard, mais Fanchon-la-princesse.

Et quand elle arrivait à la danse, car elle aimait le plaisir, on s'écriait :

— Voilà Fanchon la Princesse !

— Fanchon la Princesse, tu étais hier au lavoir.

— Fanchon la Princesse, iras-tu aux vignes demain ?

Les grandes filles la gouaillaient.

Les gamins souvent la poursuivaient de huées.

Un jour qu'elle marchait sur la route, poussant sa brouette, une affreuse pierre bossue, sale et hargneuse comme un chien galeux, lui jeta une grosse pierre à la tête en criant :

— Hue donc, la Princesse !

Le sang coula.

Le père Pérard voulait étrangler la bossue.

Mais Paule était aussi bonne que belle, elle s'opposa à ce que son père la vengeât.

Ce n'était pas seulement en raison des dons qu'elle avait reçus de la nature, que la jeune fille et ses parents se berçaient de l'espoir d'une grandeur extraordinaire. D'autres arguments étaient invoqués par eux.

Il y avait une légende dans la famille.

II

LE SERGENT ROUGET

Pierre Rouget, le grand-père maternel de Paule, avait été soldat pendant une douzaine d'années et avait même conquis, à la pointe de sa baïonnette, le grade de sergent. C'était un brave qui, s'il eût su seulement lire et écrire, aurait gagné l'épaulette d'or.

Pierre Rouget était sergent depuis peu. c'était un rude soldat, impassible, et se disant que lorsque le tambour battait la charge il fallait avancer quand même. Et il avançait sans sourciller, sans s'inquiéter des balles, des boulets, se contentant de crier à ses hommes :

— Allons, camarades, de l'ensemble et en avant !

Après la prise du fort Saint-Louis, qui fut bientôt suivie de la prise du Trocadéro, une compagnie fut chargée d'aller déboucher une bande de guérillas qui s'étaient retranchés dans une des maisons situés près de l'embouchure du canal. Cette compagnie était celle de Pierre Rouget. L'affaire ne fut pas longue ; mais elle coûta la vie à un caporal et deux soldats. Furieux, nos fantassins ne firent pas de quartier ; les guérillas dont ils s'emparèrent furent passés par les armes.

Comme les hommes du sergent Rougot se retiraient, ils entendirent une malédiction prononcée par une voix de femme et aussitôt suivie d'un coup de feu.

La balle siffla aux oreilles du sergent.

Les soldats revinrent sur leurs pas, fouillèrent la maison et découvrirent dans un angle, debout, un pistolet à la main, une vieille femme.

Il n'y avait pas à douter, c'était elle qui venait de tirer

Quatre ou cinq baïonnettes se dirigèrent vers la femme et allaient la clouer à la muraille, quand le sergent bondit et d'une voix tonnaire s'écria :

— Bas les armes !

Puis se plaçant entre les soldats et la vieille Espagnole.

— On ne tue pas les femmes ! dit-il.

A ce moment il se sentit pris par les jambes et une voix d'enfant murmurait :

— Gracia ! gracia !

Le sergent baissa la tête. Une fillette d'une douzaine d'années était à ses pieds.

— Tonnerre ! en voilà bien d'une autre, fit-il, une petite fille, maintenant, et gentille en diable !

L'enfant répéta, en joignant les mains :

— Gracia, gracia !

Un soldat releva brutalement la fillette.

Rouget le repoussa violemment.

— Vraiment, dit-il avec indignation, il ne manquerait plus que nous nous attaquions aux enfants.

— Mais, sergent, à la guerre comme à la guerre.

— Tonnerre ! pas d'observation, et par file à droite.

Comme l'enfant se pressait contre le sous-officier, devinant en cet homme un protecteur, il lui dit :

— N'aie pas peur, petite.

Et, sur un geste impérieux, les soldats se retirèrent à quelque distance.

La vieille se tenait toujours debout, farouche. De son bras maigre elle attira la fillette à elle.

— Tu es bon, dit elle au sergent dans un baragouin, mêlé d'espagnol et de mauvais français, tu es bon, merci ; Dieu te récompensera.

Rouget la regarda alors avec attention.

C'était une femme de haute stature, paraissant âgée de soixante ans, sèche, maigre, aux regards énergiques et portant le costume des gitanas.

— Tu es bon, reprit-elle, tu as sauvé l'enfant, c'est bien.

— Mais je t'ai sauvée aussi, toi, il me semble...

— Oh ! moi, si-elle avec une expression et un accent intraduisible... Tiens, regarde !

Et écartant son corsage, elle découvrit une plaie béante.

— Diable !... Si le major était ici il te panserait.

— Inutile, je serai morte ce soir.

La malheureuse avait prononcé ces paroles froidement. Le sergent la regarda avec admiration.

— C'est possible, répondit-il, en homme habitué à voir la mort de près.

— C'est exact... Mais je te remercie d'avoir empêché tes soldats de m'achever.

— Je le crois bien, on part toujours trop tôt.

— Ce n'est pas cela que je veux dire : les Français sont vainqueurs, je suis heureuse de mourir !

— Bien ! tu as le cœur d'un homme !

— Ecoute, Français, cette enfant est ma petite-fille : son père était dans l'armée de Garcès, il a été tué à la défense du moulin de la Guerba.

— Oui, de ce côté, les Espagnols ont tous été tués.

— Eh bien, puisque tu as sauvé cette enfant, puisque Dieu a permis qu'elle vive et ne soit pas souillée, je te demande de continuer ton œuvre.

— Hein, que veux-tu dire ?

— Je veux que tu emmènes Inès avec toi.

— Plait-il ?... que j'emmène cette petite ?

— Oui.

— Et que diable veux-tu que j'en fasse !

—Tu la conduiras au général Lopès Banos qui a été fait prisonnier.

—Bon. Après ?

—Tu diras au général que la vieille Mercédès la lui confie et tu ajouteras que Ramon, son père, est mort pour la patrie.

—C'est tout ?

—Oui.

—Ce que tu réclames de moi sera fait. Mais je ne veux pas t'abandonner ici.

—Ne t'occupe pas de moi ; je te répète que je mourrai ce soir.

—Tu peux te tromper, fit le sergent plus ému qu'il ne voulait le laisser voir.

—Non, je ne me trompe pas... Tu vas t'éloigner, mais avant je veux te récompenser.

—Comment ?

—En te révélant l'avenir.

Le sergent se mit à rire.

—Donne-moi ta main, dit la vieille.

Rouget hésitait.

—Français, est-ce que tu as peur ?

Rouget haussa les épaules et tendit sa main.

C'était une main large, puissante, fortement attachée, mais calleuse et noire. Les lignes intérieures étaient difficiles à suivre dans leurs méandres : aussi la gitana resta-t-elle quelque temps à l'examiner.

—Eh bien, dit le sergent d'un ton goguenard, tu ne découvres rien ?

—Incrédule, je vois au contraire bien des choses.

—Alors, parle, et parle vite.

—Tu mourras vieux.

—C'est déjà quelque chose.

—Tu resteras pauvre.

—Tant pis ; mais il ne faut pas être sorcier pour deviner cela.

—Tu mourras satisfait, heureux !

—Merci.

—Ecoute maintenant et souviens-toi ?

—Je t'écoute de mes deux oreilles et j'ai bonne mémoire.

—Tu te marieras, tu auras une fille ; ta fille, mariée à son tour, aura également une fille ; à celle-ci, ta petite fille, sont promises les plus hautes destinées.

—C'est fini, tant mieux, dit le sergent.

Et il haussa les épaules en retirant sa main.

À ce moment, le clairon sonnait au ralliement, se fit entendre.

—Ah ! voilà qui nous appelle, dit Rouget.

—Pars donc, emmène l'enfant et sois fidèle à ta promesse.

N'en pouvant plus, la gitana s'affaissa et s'étendit sur le sol. Agenouillée, la petite fille l'embrassait.

—Allons, vous autres, dit le sergent à ses hommes, en route !

Et il tendit sa main à l'enfant qui la prit sans hésitation.

—Un instant, dit le soldat qui avait brutalisé la petite Inès, il faut que la vieille me dise aussi la bonne aventure.

Et il s'approcha de la moribonde, qui se souleva.

—Donne-moi ta main, dit-elle.

—Voilà !

La vieille l'examina attentivement et la laissa retomber.

—Eh bien ?

—Tu le veux ?

—Oui, certes. Serai-je maréchal de France ?

—Avant qu'une semaine soit écoulée, tu seras mort !

Le soldat resta ébahi et fut pris d'une sorte de frémissement. Mais comme c'était un brave, il eut un sourire ironique et reprit son rang.

L'enfant, aidée du sous-officier, arrangea sa grand'mère le mieux qu'elle put, l'embrassa une dernière fois et partit.

La vieille gitana murmura une prière, ferma les yeux et attendit stoïquement la mort.

Elle avait prédit au soldat que dans huit jours il n'existerait plus.

Six jours plus tard, s'étant risqué en maraude, il fut pris par un parti de guérillas et fusillé.

On comprend l'effet que cette mort annoncée dut produire sur Pierre Rouget.

Un an plus tard, notre brave sergent, fatigué de la vie militaire, quitta le service et rentra à Saint-Amand-les-Vignes. Il était chevalier de la Légion d'honneur.

Il se maria à l'âge de trente-quatre ans et eut une fille unique qu'il donna pour femme à Jacques Pérard, un simple journalier, mais un brave et honnête garçon, très rangé, très travailleur, ne perdant jamais une minute, n'ayant jamais connu le chemin du cabaret.

D'ailleurs le jeune homme et la jeune fille s'aimaient ; Pierre Rouget avait donné son consentement à un mariage d'amour.

Quinze mois après cette union, Paule-Françoise était venue au monde. L'enfant grandit et devint la ravissante jeune fille qu'on appelait ironiquement Fanchon-la-Princesse.

L'ancien sergent s'était rappelé la prophétie de la vieille gitana, et comme tous les vieillards, qui aiment à parler de leur jeunesse, il se plaisait à raconter à sa fille et à son gendre l'étrange aventure qui lui était arrivée en Espagne.

Tout ce que la gitana lui avait prédit s'accomplissait.

N'était-ce pas merveilleux, inouï ?

Mais tout n'était pas encore arrivé. Il y avait à attendre les hautes destinées promises à la belle Paule.

III

LA CARAVANE

Quatre jours après le passage du cavalier inconnu dans la principale rue de Saint-Amand-les-Vignes et l'apparition de la belle Paule à sa fenêtre, toute la population du village était rassemblée sur la grande place.

C'était un dimanche après vêpres, une joyeuse après-midi.

Femmes et jeunes filles étaient en habits de fête : jupons aux couleurs voyantes, bonnets enrubaunés, croix d'or au cou fichus coquettement drapés sur les épaules, tabliers de soie aux nuances les plus fantaisistes.

Les hommes, dont la plupart avaient le dos vouté par la longue habitude du binage, étaient en sarreau bleu brodé de blanc ou en veste de gros drap, tous coiffés du grand chapeau rond à larges bords.

Les gros bonnets de Saint-Amand-les-Vignes discouraient dans les groupes.

Les jeunes filles lorgraient l'estrade élevée dans un angle entre quatre tilleuls en yeurs et sur laquelle des chaises de paille attendaient les musiciens.

Disons bien vite que la grande place était la salle de bal des dimanches et jours de fête, comme dans la semaine, le jeudi, elle servait au marché.

Et l'on jasait, et l'on riait et on se poussait !

Le garde champêtre, le sabre au flanc, la plaque luisante au bras, le chapeau à trois cornes sur le côté de la tête, grave comme il convient à l'autorité, causait avec animation avec l'officier des pompiers.

L'un et l'autre avaient servi dans l'armée.

Le garde champêtre avait été caporal dans un régiment de ligne, le 22^e ; et comme il répétait à chaque instant : Quand j'étais au 22^e ou dans le 22^e, on lui avait donné le surnom de père Vingt-Deux.

Et il était loin de s'en fâcher.

Le lieutenant des sapeurs-pompiers avait gagné les galons de maréchal des logis dans un régiment de chasseurs, ce qui lui faisait dire souvent. Et nous autres cavaliers !

C'étaient, d'ailleurs, deux vieux braves, buvant sec, en vrais Bourguignons qu'ils étaient, mais à cheval sur la consigne.

Derrière eux, comme c'était son devoir, en sa qualité d'inférieur, se tenait le tambour de ville, un ancien *tapin*, qui avait roulé sa caisse en Afrique sous le général Péliissier.

Un autre brave, mais aussi un autre buveur, si buveur même que les loustics du pays l'avaient surnommé Pompe-à-Mort.

On ne manquait ni d'esprit ni de malice à Saint-Amand-les-Vignes.

Comme il y avait eu revue des pompiers le matin, les trois anciens hommes de guerre étaient vêtus de leur uniforme et, çà et là, quelques sapeurs, dont le casque resplendissait au soleil, faisaient admirer aux femmes leur prestance martiale.

— Ainsi, père Vingt-Deux, disait un garçonnet au garde champêtre, vous en avez vu en Algérie des chameaux ?

— Un peu, mon neveu.

— Des chameaux vivants ?

— Oui, vivants, comme toi et moi.

— Avec leurs bosses ?

— Avec leurs bosses, comme tu dis, gamin, et avec leurs Bédouins.

— Et vous, commandant, en avez-vous vu aussi ?

— De quoi ?

— Des chameaux avec leurs bosses et leurs Bédouins.

— J'ai fait mieux que voir des chameaux, j'ai voyagé dessus entre leurs bosses.

— Ah ! fit le gamin émerveillé, quand je serai soldat, commandant, je veux aller comme vous en Afrique.

— Sans aller aussi loin, petit, tu verras tout à l'heure un chameau.

— Un vrai ?

— Oui, un vrai. Est-ce que tu crois qu'on en fait en caoutchouc ?

À ce moment, on vit accourir, venant de l'extrémité du village, une vingtaine de gamins qui criaient à tue-tête :

— Les voilà ! les voilà !

Aussitôt un grand mouvement se produisit dans la foule. Les enfants grimpèrent sur l'estrade qui fut vite envahie. Les femmes se groupèrent sur les marches de l'église en se dressant sur la pointe des pieds.

Cette émotion, cet empressement du populaire provoquèrent, chez le chef des pompiers, un sentiment de dédaigneux étonnement.

— On s'aperçoit bien, dit-il au père Vingt-Deux, que tous ces pékins n'ont jamais rien vu ; ce n'est pas comme nous autres cavaliers.

Le père Vingt-Deux avait bien envie de protester contre cette seconde partie de l'observation, mais comme elle venait d'un supérieur, il se contenta de répondre :

— J'ai vu bien des choses aussi quand j'étais au 22e.

Les cris : Les voilà ! les voilà ! retentirent de nouveau poussés de tous les côtés par la foule, qui se mit à battre des mains.

Les fenêtres de la mairie s'ouvrirent et se garnirent de têtes.

Le visage ridé de la gouvernante du curé se montra tout embéguiné à une lucarne du presbytère, et nous n'affirmerions pas que parmi les curieux, dissimulés derrière les rideaux, ne se trouvaient pas le curé lui-même et le maire en personne.

Presque aussitôt on entendit le son d'un tambourin se marquant à contre-temps avec les notes fausses d'un trombone, les vibrations aiguës d'un triangle et des tintements de clochettes.

C'était un cortège ou plutôt une caravane.

Elle comprenait quatorze... individus, bêtes et gens : Savoir du côté des bêtes :

Un chameau, un singe, un ours, un cheval, un âne, un bouledogue, un caniche et une pie.

Du côté des gens :

Un jeune garçon, une jeune fille, une vieille femme, un petit bossu et deux hommes.

La caravane marchait dans l'ordre suivant :

Le jeune garçon en tête, tenant le chameau par une corde en guise de licou.

Le singe huché entre les deux bosses du chameau.

Le petit bossu tirant l'ours à l'aide d'une courroie.

La jeune fille campée sur l'âne.

La vieille femme à califourchon sur le cheval.

La pie perchée sur l'épaule de la femme.

En serre-file : le caniche à droite, le bouledogue à gauche.

Les deux hommes de front fermant la marche.

Le petit bossu tapait sur le tambourin pendu devant lui à la façon des montreurs de marionnettes.

La femme soufflait consciencieusement dans un trombone à coulisse.

La jeune fille faisait vibrer l'acier du triangle.

L'un des deux hommes brandissait une lance énorme avec banderole bleue. L'autre avait un fouet nouveau.

La jeune fille, avec son teint bistré et ses lèvres rouges, était délicieusement jolie.

Elle ne paraissait pas avoir plus de dix-sept ans.

Elle était en costume de gitana : jupe courte rouge et noire avec galons d'or, corsage noir tout constellé de paillettes, ceinture rouge aux extrémités flottantes. Elle avait une amonière de cuir pendue à son côté, des verroteries au cou et aux poignets. Ses pieds étaient chaussés de souliers de maroquin rouge, les bas rayés étaient de même couleur. Pour compléter le costume, elle avait sur la tête une mantille noire, et un petit poignard à lame triangulaire était attaché à sa ceinture.

Elle avait de superbes cheveux noirs bouclés, retenus par un bandeau de pièces de cuivre, brillantes comme des sequins d'or, mais à coup sûr moins brillantes que la prunelle de ses grands beaux yeux noirs veloutés.

La caravane marchait lentement, solennellement. Chaque personnage gardait sa dignité comme tout fonctionnaire bien élevé dans une réception d'apparat.

Le chameau baissait et relevait alternativement son long cou avec une régularité de pendule, pendant que le singe, par un geste automatique et rapide, ôtait et remettait son chapeau, saluant la foule ébahie.

L'ours dodelinait lourdement sa grosse tête.

L'âne redressait fièrement la sienne, comme l'âne portant des reliques de La Fontaine, ayant l'air de vouloir faire admirer ses magnifiques oreilles.

Le petit bossu décochait des ceillades et des sourires aux femmes.

La jeune fille souriait à tout le monde, montrant des dents blanches admirablement rangées.

Au fur et à mesure que la caravane se déroulait, la foule s'écartait et se formait en demi-cercle.

Au centre d'un groupe à part se trouvaient le commandant des pompiers, le garde champêtre et le tambour de ville.

Au moment où le chameau s'arrêta, toute la suite du cortège demeura immobile. Alors le public salua bêtes et gens par de formidables bravos.

Soudain, sur un signe de la jeune fille, le silence se fit comme par enchantement.

IV

MERCÉDÈS, LA GITANA

La belle jeune fille, toujours assise sur son âne, promena sur son auditoire attentif un regard plein de douceur et de coquetterie ; puis d'une voix peut-être un peu gutturale, mais encore harmonieuse, elle fit à l'auditoire une harangue délicieuse.

Pendant ce temps, don Stephano, le régisseur général, se détachait de son rang et venait prendre place au milieu du demi-cercle.

Don Stephano était l'homme à l'habit noir et à la pipe crottée.

Méthodiquement il avait éteint sa bouffarde et l'avait glissée dans une de ses poches.

D'abord il exécuta avec son bâton un savant moulinet, qui

se termina par une espèce de salut sous les armes, lequel obtint un regard approbateur du père Vingt-Deux, accompagné de ces mots :

—Très correct.

Don Stephano sourit à cet éloge et salua le garde champêtre.

Après avoir jeté avec élégance son couvre-chef à terre, il toussa sans trop d'affectation, puis avec cette voix cavernueuse, éraillée, qui n'appartient qu'aux saltimbanques, il prononça son boniment où il passa toute sa troupe en revue. Quand il fut rendu à la jeune fille il dit :

Quant à Mlle Mercédès, la Fleur de Grenade, je renonce à vous faire son éloge ; vous la verrez à l'œuvre et, d'ailleurs, je veux vous laisser la surprise. Je vous dis seulement que la senora Mercédès connaît la cartomancie, la chiromancie, la nécromancie, enfin que sa science est unique dans le monde. Elle dit aux jeunes filles si elles se marieront bientôt et détermine aux épouses les maris infidèles.

Il y eut un long frémissement dans la partie féminine de l'auditoire.

—Et, mesdames, continua Stephano, savez-vous quel est l'oracle infailible qui révèle à la senora Mercédès les secrets les mieux cachés ? Je vous le donne en dix, je vous le donne en cent, je vous le donne en mille... Non, vous ne trouverez pas... Eh bien, c'est notre pie !

Maintenant, allez la musique !

Le tambourin, le trombone, le triangle, les sonnettes résonnèrent de nouveau ; les chiens aboyèrent, l'âne se mit à braire, l'ours à hurler, le cheval à hennir, le public à applaudir, et ce fut pendant quelques instants un vacarme infernal.

Les femmes et les jeunes filles surtout se montraient enthousiasmées. Oh ! ce n'était pas la perspective d'entendre chanter don Stephano, de voir le singe faire des armes, le Bédoûin se disloquer, l'ours danser, qui causaient leur émotion ; c'était, disons-le vite, l'ardent désir qu'elles avaient de voir mettre à l'épreuve les talents cabalistiques, de la senora Mercédès, dite la Fleur-de-Grenade.

Au premier rang des spectateurs se trouvaient la belle Paule et, tout près d'elle, le vieux Pierre Rouget.

En entendant prononcer le nom de Mercédès, l'ancien sergent n'avait pu s'empêcher de tressaillir et ses regards s'étaient fixés curieusement et avidement sur le visage de la jeune Espagnole. Il croyait revoir, tant la ressemblance lui semblait frappante, cette fillette de douze ans dont il avait été le protecteur pendant vingt-quatre heures et que, selon la promesse qu'il avait faite à la vieille gitana mourante, il avait conduite au général espagnol Lopès Banos.

Mais ses yeux, quoique bons encore, devaient le tromper, sans doute. Cette ressemblance qu'il trouvait entre la petite-fille de la vieille gitana et cette jeune fille, qui était devant lui, n'existait pas.

Il se disait cela, le vieillard, et cependant il restait sous le coup d'une émotion extraordinaire. Tout ce que lui avait dit la vieille Espagnole revenait à sa pensée et il lui semblait que les paroles prophétiques résonnaient de nouveau à ses oreilles.

Cependant les saltimbanques commençaient leurs exercices à la grande satisfaction des enfants et de beaucoup d'autres personnes pour qui pareil spectacle était une nouveauté.

La jeune gitana descendit de son âne et fut aussitôt entourée et vivement sollicitée de commencer ses expériences. Seulement c'était à qui ne serait pas la première à offrir sa main à l'examen indiscret de la jolie sorcière.

Parmi les jeunes filles que dévorait l'irrésistible désir de connaître leur destinée, on pouvait remarquer la belle Paule Pérad. Elle aurait bravement donné à la Fleur-de-Grenade ses boucles d'oreilles et sa bague d'or ornée d'une turquoise, pour qu'elle lui dise seulement le nom du beau cavalier qu'elle avait vu passer sous sa fenêtre.

La jeune senora se promenait devant les rangs pressés des spectateurs, et, finissant par avoir raison de l'hésitation des jeunes filles, les prenait à part et leur prédisait l'avenir, le même à toutes, un avenir heureux.

Quand elle arriva près de Paule, elle s'arrêta brusquement, frappée d'admiration, et pendant quelques instants resta comme en extase.

—Allons, Fanchon, dit une femme, à ton tour de te faire dire ta bonne fortune.

—Oui, oui, s'écrièrent plusieurs jeunes filles, à toi, Fanchon la Princesse, à toi.

—On va te faire savoir si tu seras un jour une grande dame, ajouta une envieuse en ricanant.

La jeune fille était devenue très rouge et tremblait d'émotion.

—Ah ! ah ! Fanchon la Princesse a peur !

—Oui, oui, elle a peur !

—Et de qui et de quoi aurais-je peur ? répliqua-t-elle en haussant les épaules.

Et tendant sa main à la gitana, elle ajouta :

—Ce qui va m'être dit, personne ne le saura.

—Ah ! vraiment, fit une vieille fille furieuse d'avoir depuis longtemps coiffé sainte Catherine, pourtant voilà ton grand-père, le vieux Pierre Rouget, qui tend déjà l'oreille pour écouter.

Au nom de Pierre Rouget la jeune Espagnole sursauta et ses yeux étincelèrent. Elle saisit la main de Paule et lui dit :

—Mademoiselle, votre grand-père se nomme Pierre Rouget ?

—Oui.

—Et il a été soldat ?

—Hein, qu'y a-t-il ? demanda en s'approchant l'ancien sergent.

—Il y a, grand-père, que mademoiselle me demande si, dans le temps, tu as été soldat.

—Eh oui, certes, j'ai été soldat, dit le vieillard.

La gitana s'était tournée vers lui et le regardait avec une expression indéfinissable.

—Monsieur, dit-elle, quand vous étiez soldat, vous êtes allé en Espagne ?

—Parfaitement.

—Et vous étiez à la prise du Trocadero ?

—Mon Dieu, oui, j'y étais.

—Vous rappelez-vous une petite fille qui s'appelait Inès ?

—Si je me rappelle ! je le crois bien... Mais, tenez, plus je vous regarde, plus je trouve que vous êtes son portrait vivant.

—Inès Ramon était ma mère.

—Votre mère ! Ah ! j'aurais dû le deviner. Et qu'est-elle devenue, votre mère ?

—Elle est morte.

—Pauvre enfant !

—Ma mère m'a souvent parlé de vous, monsieur, et en me parlant de vous, de ce que vous aviez fait pour elle, elle m'a appris à aimer la France et les Français. Dans notre famille, monsieur, on a la religion du souvenir. Si, aujourd'hui, je me suis rappelé votre nom, c'est qu'il a toujours été dans mes prières.

—Ah ! vous êtes une brave fille !

—Ma mère, monsieur, a contracté envers vous une dette de reconnaissance que sa fille serait heureuse de pouvoir payer un jour. Je ne suis qu'une pauvre gitana, mais si jamais vous ou quelqu'un des vôtres avait besoin de Mercédès, la fille d'Inès Ramon, serais-je au bout du monde, j'accourrais pour mettre à son service tout mon dévouement.

Après ces paroles, pendant que le vieillard essuyait ses yeux mouillés de larmes, la jeune Espagnole embrassa Paule, examina l'intérieur de sa main, et, pendant un instant, lui parla tout bas à l'oreille. Ensuite, ayant fait un salut gracieux à l'ex-sergent, elle se disposa à continuer de jouer son rôle de devineresse.

Soudain ses regards tombèrent sur un grand et beau gars de vingt-cinq ans qui, en contemplation devant la petite-fille de Pierre Rouget, la dévorait des yeux. Il était très pâle et avait des mouvements fiévreux. Sa physionomie agitée exprimait en même temps l'admiration, la tristesse et toutes les ardeurs d'une passion violente, indomptable.

A la façon dont il regardait la belle Paule, la gitana devina facilement l'amour qui était dans son cœur et les anxiétés qui tourmentaient son âme.

Mercédès allait passer, mais le jeune homme se redressa brusquement, lui saisit le bras et l'arrêta.

—Que me voulez-vous ? demanda la gitana un peu surprise, mais non effrayée.

—Vous venez de parler tout bas à la belle Paule, que lui avez-vous dit ? Oh ! apprenez-le moi, j'ai besoin de le savoir.

En parlant il avait mis une pièce de vingt francs dans la main de Mercédès.

—Non, monsieur, non, répondit-elle, gardez votre or ; je ne puis satisfaire votre curiosité : ce que j'ai dit à la belle demoiselle est un secret qu'il ne m'est pas permis de vous révéler.

—Je vous prie ..

—N'insistez pas, monsieur, c'est inutile. Reprenez votre pièce d'or.

—Non, je vous l'ai donnée, elle est à vous

—Vous êtes généreux. Soit, j'accepte votre don. Maintenant, donnez-moi votre main gauche.

—Pourquoi faire ?

—Vous le verrez.

—Je ne crois pas aux sorcières.

—Qu'importe ? Donnez-moi toujours votre main.

—Vous le désirez, la voilà.

Mercédès examina attentivement les lignes de la main et dit :

—Vous êtes bon, vous avez un grand cœur, des sentiments élevés ; vous êtes serviable, toujours prêt à obliger et dévoué à ceux que vous aimez ; malheureusement, et comme cela arrive trop souvent, vous n'êtes pas récompensé selon vos mérites et votre destinée ne sera point ce qu'elle devrait être. Vous aimez la belle Paule.

—Oh ! oui, je l'aime ! je l'aime à en mourir !

—C'est une grande passion ; vous avez essayé de vous en guérir ?

—Oui, mais je n'ai pas pu.

—La demoiselle sait-elle que vous l'aimez ?

—Je le lui ai dit.

—Que vous a-t-elle répondu ?

—Ses beaux yeux se sont fixés sur moi et elle a souri tristement.

—Et puis ?

—C'est tout.

—Elle n'a rien dit ?

—Rien. Ah ! tenez, si vous pouviez me faire aimer ..

—Je le voudrais pour vous et pour elle, mais je ne possède pas le philtre d'amour.

—M'aimera-t-elle un jour ?

—Peut-être.

—Alors, il m'est permis d'espérer ?

—Il ne faut jamais désespérer. Inspirez-vous de votre cœur afin de faire fondre la glace du sien.

—Ah ! pour elle je ferais tout au monde, pour elle je donnerais ma vie avec joie.

—Voilà ce qu'il faut lui faire comprendre, lui faire sentir.

—J'essayerai. Merci.

Mercédès s'éloigna du jeune homme.

A ce moment, Paule prit le bras de Pierre Rouget et l'entraîna en disant :

—Venez, grand-père, allons-nous-en.

Ils passèrent devant le jeune amoureux qui les salua avec respect ; il aurait bien voulu adresser la parole à la jeune fille, le pauvre timide, mais Paule ne s'arrêta point, et pressa le pas, au contraire, en murmurant :

—Comme il m'aime ! Pauvre garçon !

—Qu'est-ce que t'a dit la gitana ? demanda Pierre Rouget à sa petite-fille, quand ils furent sortis de la foule.

—Elle m'a dit que je n'étais pas néo pour le travail des champs.

—Ça, c'est bien sûr.

—Que je me marierais bientôt et que je serais adorée de mon mari.

—Très bien.

—Que je n'épouserais pas un paysan...

—Parbleu, c'est ce que j'ai toujours dit, moi.

—Enfin que je verrais s'accomplir tous mes rêves.

—Oui, tu seras riche, heureuse, de hautes destinées attendent. La vieille gitana du Trocadero l'a prédit.

V

ETIENNE DENIZOT

L'amoureux de la belle Paule Pérard se nommait Etienne Denizot. Comme il le disait lui-même, il aimait la jeune fille à en mourir. Pour lui il n'y avait que Paule au monde, et il ne voyait qu'elle, ne pensait qu'à elle.

Bien des jeunes filles de Saint-Amand et des environs cherchaient à attirer l'attention d'Etienne par de petits manèges de coquetterie et des gentilleses à son égard ; mais il ne s'apercevait de rien ; il dédaignait les plus jolies et les plus riches, comme Paule le dédaignait lui-même ainsi que tous les autres garçons qui subissaient le charme de sa beauté, de ses grâces.

D'abord, comme cela arrive souvent au village, quand on se voit presque tous les jours, Etienne et Paule s'étaient liés d'amitié. Plus tard, lorsque la jeune fille entra dans sa seizième année, l'amitié d'Etienne devint de l'amour et cet amour, plein de délicatesse, de dévouement, d'abnégation, de respect et d'admiration, mais hélas ! non partagé, irrité par la réserve et la froideur de celle qui en était l'objet, n'avait pu tardé à prendre les allures d'une passion dévorante.

Les sentiments de Paule étaient restés les mêmes ; elle avait toujours de l'affection, de l'amitié pour Etienne, mais c'était tout, elle ne pouvait lui donner davantage.

Elle avait ses rêves ambitieux et Etienne Denizot, ce paysan, n'était pas l'homme appelé à les réaliser.

Etienne était de huit ans plus âgé que Paule.

C'était un garçon bien bâti, de bonne tournure, robuste de corps, aux membres solides, plein de santé, à la barbe et aux cheveux noirs, à la figure ouverte, au regard franc.

Il était un des riches cultivateurs de Saint-Amand. Il possédait, outre un petit vignoble d'un excellent rapport, un certain nombre d'arpents de prairie et de terre en labour qui faisait valoir lui-même, aidé d'un domestique et de plus ou moins de gens de journée, suivant les saisons.

Il était grand travailleur, généreux, toujours disposé à rendre service, dur pour lui, doux et bon pour les autres. Etienne enfin était une excellente nature et réalisait le type du bon enfant.

Il n'avait pas encore vingt ans lorsqu'il avait perdu son père, et il avait dû à ce malheur d'être épargné par la conscription. Il était fils unique de veuve. Il vivait avec sa mère, une digne et honnête femme qui ne voyait rien au-dessus de son gars, rien de plus beau que son Etienne.

L'excellente mère n'avait pas été longtemps sans s'apercevoir que son fils s'était profondément épris de Paule Pérard. Il était triste, rêveur, constamment préoccupé et comme inquiet. Tout d'abord la mère fut contrariée de sa découverte car elle pressentait pour son fils de gros chagrins. Dès que Etienne souffrait, elle souffrait aussi.

—Mon fils, lui dit-elle un jour, tu n'es plus du tout le même : ta bonne gaieté d'autrefois a disparu, tu ne parles plus, tu ne chantes plus, tu ne ris plus ; tu es soucieux, on te voit rêvasser sans cesse ; tu n'as plus le même cœur au travail, et quand tu es dans les champs tu vas et viens comme une âme en peine... Voyons, mon gars, parle, qu'est-ce que tu as ?

Le jeune homme baissa la tête et laissa échapper un soupir.

—Tu ne me réponds pas, reprit la mère, mais va, ce que tu as, je le sais, et le soupire que tu viens de pousser en disant...

long. Tu es amoureux de la belle Paule ; il y a déjà longtemps que je l'ai compris.

—Eh bien, oui, ma mère, vous avez deviné, j'aime la belle Paule.

—J'aurais préféré que tu jetasses les yeux sur une autre, mais ce qui est fait est fait. Oh ! ce n'est pas que je veuille dire du mal de la petite aux Pérard ; c'est une bonne fille ; pas méchante du tout, bien élevée, instruite, honnête et sage, ayant enfin tout ce qu'il faut pour faire une bonne ménagère. Malheureusement elle est fière et elle se fait si haute... Et puis, elle et ses parents ont des idées si singulières. On ne sait pas, vraiment, quelles folies ces gens-là ont en tête. Il n'est pas jusqu'au vieux père Rouget qui ne s'imaginent que sa petite-fille est pétrie d'une autre pâte que les autres.

Il n'y a qu'une personne dans cette famille qui n'ait pas l'esprit de travers ; c'est la sœur de Pierre Rouget, la grand-tante Françoise, qui est comme tu le sais, marraine de Paule.

Celle-là au moins est sensée ; elle voit et pense comme tout le monde et ne s'en va pas courir au pays des chimères. Elle a aussi deviné que tu aimes sa petite nièce, et dernièrement elle me disait :

—Votre garçon, mère Denizot, est travailleur ; c'est un jeune homme laborieux et rangé, sans compter qu'il est fort bien de sa personne ; voilà le mari qu'il faudrait à notre Paule.

—Mais, tante Françoise, ai-je répondu, c'est un mariage qui se pourrait faire.

En répondant cela, je pensais à toi, Etienne, et je te le dis malgré tout ce qui ne me va pas chez les Pérard, je serais heureuse si Paule devenait ta femme, et je suis toute prête à lui donner à côté de toi une place dans mon cœur. Une mère aime tout ce que son fils aime.

Mais voyons, Etienne, puisque tu aimes la belle Paule à en perdre l'appétit, à en devenir malade, pourquoi au lieu de te morfondre comme tu le fais, ne lui fais-tu pas la cour ainsi que tout garçon à la jeune fille qu'il veut épouser ?

—Elle ne me l'a pas permis, ma mère.

—Et tu t'en es tenu là, et quand elle se présente au bal du dimanche, tu n'oses même pas la faire danser ?

—Si vous saviez comme près d'elle je suis craintif !

—Pauvre peureux ! Si tu crois que c'est en agissant ainsi qu'un jeune homme se fait aimer, tu te trompes du tout au tout. Tiens, veux-tu que je me mêle un peu de tes affaires, que j'aille voir le père et la mère Pérard, et que je parle pour toi ?

—Mais je veux bien, chère mère. Ah ! si tu pouvais réussir !

—C'est bien, je verrai les Pérard et je ferai pour le mieux.

La mère d'Etienne connaissait en partie les espérances ambitieuses de Paule et de ses parents. Comme tout le monde elle en avait ri et en riait encore.

—C'est de la folie, pensait-elle ; mais ce sont des gens de cœur et la raison leur reviendra ; il est impossible que le père et la mère, qui adorent leur fille, ne comprennent pas ce qu'il faut pour son bonheur.

Le lendemain, qui était un dimanche, la mère Denizot, dans ses plus beaux atours, se rendit chez les parents de Paule un peu avant l'heure des vêpres.

Mme Denizot était une femme ronde en affaires, qui n'avait pas l'habitude des circonlocutions et moins encore celle de parler pour ne rien dire. Allant droit au but, elle dit au père et à la mère de Paule, qu'elle avait trouvés ensemble :

—Mon fils est amoureux fou de mademoiselle Paule ; si vous ne le saviez pas déjà, je vous l'apprends ; eh bien, je viens au nom de mon fils vous demander pour lui la main de Mlle Paule.

Le mari et la femme restant muets, elle reprit :

—Je n'ai pas à vous faire l'éloge d'Etienne, vous le connaissez et savez ce qu'il vaut ; nous n'avons pas à parler de ce que votre fille aura un jour et de ce que mon garçon possède aujourd'hui, nous laissons ces calculs à d'autres.

—Il est certain, dit Pérard revenu de sa surprise, qu'Etienne Denizot est beaucoup plus riche que notre fille.

—Nous ne nous occuperons pas de cela. Etienne aime Mlle Paule et, sûr de la rendre heureuse, il vous demande de la lui donner pour femme.

—Madame Denizot, répondit la mère de Paule, nous sommes très flattés, très honorés de votre démarche, mais notre fille est trop jeune pour être mariée.

—La jeunesse ne saurait empêcher le mariage que nous pourrions, du reste, retarder à six mois si vous le désiriez. Mlle Paule n'a pas encore dix-sept ans, c'est vrai ; mais elle est grande, forte, dans son complet épanouissement, et on lui donnerait plutôt vingt ans que dix-sept.

—Oui, en effet, Paule paraît plus que son âge ; mais voyez-vous, madame Denizot, nous ne voudrions pas la voir travailler aux champs, et puis ce n'est pas dans ses goûts.

—Eh ! mon Dieu qui vous parle de cela ? Vous savez bien que la femme de mon fils n'aura à aller ni aux vignes ni à la charrue, qu'elle n'aura aucun gros ouvrage à faire. Elle restera à la maison et fera ce que j'ai fait, moi : elle soignera son ménage et le petit ou les petits qui pourront venir.

—Je connais les idées de ma fille, répliqua Mme Pérard ; ce qu'elle désire, c'est un mariage d'amour.

—Faut-il donc vous répéter que mon fils l'adore, qu'il en est fou.

—Oui, madame Denizot ; mais malheureusement, Paule ne partage pas les sentiments de M. Etienne.

—En ce moment ; mais, laissez faire, votre fille aimera mon fils ; Etienne n'est point de ceux qu'on ne peut pas aimer.

—Il y a autre chose, dit Pérard, notre fille ne veut pas épouser un paysan et nous pensons comme elle.

—Et pourquoi cela, quand ce paysan est un brave et honnête garçon ? Est-ce que vous n'êtes pas des paysans et votre fille une paysanne ?

—Sans doute et croyez-le, madame Denizot, nous ne faisons pas fi des paysans, loin de là.

—Eh bien alors ?

—Nous reconnaissons avec plaisir que votre fils est de tous les garçons du village le plus honnête, le plus loyal, le plus travailleur ; il a de grandes et sérieuses qualités.

—Eh bien ?

—Mais voilà, Paule ne l'aime pas ; aussi croyons-nous devoir conseiller à M. Etienne de ne plus penser à notre fille.

Le refus était catégorique.

La mère d'Etienne devint très rouge et fronça les sourcils. Après un moment de silence, elle reprit avec une amertume mêlée d'ironie :

—Pourquoi ne me dites-vous pas toute la vérité ? Mais cette vérité, je la connais. Ainsi, c'est donc bien vrai tout ce que l'on dit ? Vous attendez qu'un jeune homme de la ville, élégant et riche, vienne vous demander votre fille ?

Les époux Pérard restèrent silencieux ; mais leur embarras était visible.

Mme Denizot continua :

—Attendez-le donc ce jeune homme de la ville, élégant et riche, puisque votre fille ne veut pas épouser un paysan et que vous l'encouragez dans ses rêves insensés et ses idées malsaines.

—Nous ne voulons pas que notre fille soit malheureuse, dit avec vivacité la mère de Paule, et nous ne pensons qu'à son bonheur.

—Nous verrons. Mais je vous le dis, vous êtes des gens privés de raison, et vous vous repentirez cruellement de votre folie.

Sur ces mots, la mère d'Etienne se retira droite, raide, irritée.

Ceci s'était passé quinze jours avant le passage de Mercédès la gitana à Saint-Amand-les-Vignes.

Etienne ne s'était pas tenu pour battu.

En apprenant l'insuccès de la démarche de sa mère, il avait dit simplement :

—Tu attendras quoi ?

—Qu'elle se lasse elle-même d'attendre.

Le jeune homme était tenace comme tous les amoureux. Il se disait :

— Quand elle verra que je suis toujours là, patient, dévoué, et que toutes les filles de son âge se marient, elle se décidera à me prendre.

— Faut de mieux, aurait pu répondre la mère.

Il faut dire que le pauvre amoureux comptait un peu, peut être même beaucoup, sur la marraine de la belle Paule, dont l'appui n'était pas à dédaigner, d'abord parce que c'était une vieille femme d'un grand bon sens et qu'elle avait de l'influence sur la jeune fille.

La sœur de Pierre Rouget était de quelques années moins âgée que son frère, elle demeurait avec lui, mais comme elle était encore valide et aimait à s'occuper, elle était plus souvent dans la maison de Jacques Pérard, où elle trouvait toujours quelque chose à faire, que dans celle de l'ancien sergent.

Pendant que Pérard, sa nièce et sa petite-nièce étaient à la vigne, elle soignait le bétail et préparait les repas des travailleurs.

La tante Françoise ne s'était pas mariée, elle avait gardé le célibat parce que le mariage n'était pas dans ses goûts ; toutefois, aucune femme ne mettait plus d'ardeur qu'elle à conseiller aux jeunes filles de se marier.

Tout le monde à Saint-Amand l'appelait la tante Françoise ou la mère Françoise, son âge la faisait bénéficier de ce titre de mère auquel elle n'avait aucun droit. Elle le méritait cependant, car elle adorait les enfants, et comme elle avait toujours quelque friandise à leur distribuer, elle ne pouvait guère se montrer dans la rue sans en avoir trois ou quatre accrochés à ses jupes.

Quoique vieille, la tante Françoise était encore une femme de tête, qui ne se laissait diriger que par sa froide raison. Malgré le ruban rouge qui ornait la boutonnière de la veste de son frère, elle ne se gênait point pour se moquer de ses racontars qu'elle qualifiait de radotages, et elle le raillait sans pitié au sujet des fameuses prédictions de la bohémienne espagnole.

Naturellement, elle ne partageait en rien les illusions de l'ancien sergent, des époux Pérard et de sa petite-nièce, au contraire, elle blâmait fort son frère d'avoir, par ses récits absurdes, tourné la tête à la jeune fille et à ses parents. Elle souffrait de cela dans son affection pour Paule et elle s'effrayait de l'avenir, elle ne pouvait voir que des conséquences funestes.

— Oui, sans doute, disait-elle à son frère, ta petite fille est charmante, sa nature est pleine de distinction et de charme, elle est élégante dans toute sa personne, et je conviens volontiers que son éducation et son instruction la mettent au-dessus de toutes nos paysannes.

— Eh bien, répondait Pierre Rouget, puisque de ton avis elle est au-dessus de sa condition, pourquoi ne chercherait-elle pas à en sortir ? Pourquoi ne serait-elle pas aimée rien que pour elle-même par un homme du grand monde ?

— Paule est merveilleusement belle, trop belle, hélas ! pour la fille d'un vigneron. Oui, elle peut inspirer une passion, une grande passion, à un homme de ce monde où tu vas, dans ton rêve, lui chercher un mari. Mais Dieu veuille que cela n'arrive point.

— Pourquoi cela, s'il te plaît !

— Parce que ce serait un grand malheur.

— Un grand malheur, dis-tu ?

— Oui.

— Explique-moi cela.

— Si un homme du monde, un richard, un noble commettait la faute d'épouser Paule, ils seraient bientôt malheureux tous les deux.

— Tu ne sais ce que tu dis, ma pauvre sœur, dit le grand père en haussant les épaules.

— C'est toi qui ne veut pas comprendre, mon frère.

Oui, encore une fois, oui, Paule serait malheureuse, très-malheureuse, parce qu'elle n'est pas de ce monde où toi, ta

fillo et ton gendre voudriez la faire entrer ; parce que, pour n'être pas celles de nos paysannes, ses habitudes, son éducation sont encore à cent lieues de celles des jeunes filles riches élevées à la ville.

— Allons donc, elle se formera ?

— Elle sera ridicule !

— Ridicule ! Paule, la petite fille de Pierre Rouget !

— Oui, cent fois oui.

— Françoise, tu es folle !

— Tâche de ne jamais être fou plus que je ne suis folle. Supposons que Paule se marie selon votre désir à tous, eh bien, une fois que la passion de son mari sera satisfaite, il s'apercevra bien vite que sa femme n'est pas de son monde. elle sera au-dessous de sa position auprès de lui comme elle semble être au-dessus de celle qu'elle occupe ici ; le mari, alors regrettera la sottise qu'il aura faite et je te laisse à examiner ce qui s'ensuivra.

Ecoute, mon frère, écoute moi : En épousant un brave garçon de sa classe, de sa condition, Paule souffrira peut-être un peu d'abord, mais elle conservera sa supériorité et aura la tranquillité d'esprit et des satisfactions d'amour-propre au lieu des humiliations, des déboires de toutes sortes qui l'attendent dans un monde qui n'est pas le sien...

Mais, au fait, je suis vraiment bien bonne de te parler de cela... Il ne viendra pas, le prince que vous rêvez, il ne viendra pas, heureusement, et ma filleule sera très heureuse de devenir la femme d'un brave garçon qui l'adorera, tenez, comme...

— Comme Etienne Denizot, n'est-ce pas ?

— Oui, mon frère, comme Etienne Denizot.

— On sait qu'il est ton protégé.

— Mais je ne m'en cache point, mon frère ; Etienne Denizot est le mari qu'il faut à Paule, le mari qui lui convient, et je donnerais de grand cœur le peu de jours qui me restent à vivre pour voir ma filleule mariée à ce bon et honnête garçon dont vous êtes assez aveugles tous pour ne pas vouloir.

Mais la tante Françoise perdait son temps et sa peine et était navrée de voir qu'elle prêchait dans le désert. Tous ses raisonnements marqués au coin de la sagesse étaient traités comme radotages de vieille fillo par son frère et les époux Pérard.

La tante Françoise avait eu toujours un faible pour Etienne et, comme nous venons de le voir, elle se déclarait ouvertement sa protectrice. Une circonstance devait encore se produire pour rendre plus cher à la vieille fillo ce prétendu évincé, mais que rien ne décourageait.

VI

L'INCENDIE.

On était arrivé au mois d'août.

Sans négliger le travail des vignes où de nombreuses et saines grappes prêtes à mûrir pendaient aux ceps, les habitants de Saint-Amand se pressaient de faire la moisson.

Ce jour-là, presque tout le monde était dans les champs. La chaleur était accablante, l'atmosphère chargée d'électricité et l'on redoutait un de ces terribles orages qui, trop souvent, détruisent en moins d'une heure le fruit des labeurs d'une année. On voulait que, le soir, les épis coupés fussent liés en gerbes et celles-ci, autant que possible, entassées dans les greniers.

Derrière les faucheurs et les moissonneurs, les femmes, les jeunes filles, les vieillards et jusqu'aux enfants avaient les javelles qu'ils plaçaient sur les lions de paille de seigle. On liait, on réunissait les gerbes par douzaines ; les grands chars à quatre roues arrivaient de tous les côtés, aussitôt chargés ils retournaient au village et revenaient vite prendre un nouveau chargement.

Vers trois heures de l'après-midi, un être humain se glissant derrière les jardins, longeant les murs, les haies, les palissades

des, jetant autour de lui des regards inquiets, sournois et méchants, se dirigeait vers la demeure de Jacques Pérard.

Cette demeure, une des plus belles de la commune, avait, comme nous l'avons dit, un étage au-dessus du rez-de-chaussée. Au-dessus de l'étage, se trouvait le grenier à grains et un autre grenier où étaient entassés des fagots, des planches et beaucoup d'objets de ménage ou de basse-cour devenus inutilitaires ou encombrants : baquets pour le savonnage, vieilles futailles, etc.

Ces greniers se trouvaient séparés par une muraille, dans laquelle une porte était percée, d'un autre grenier beaucoup plus vaste, qui recevait les fourrages, les céréales en gerbes, et qui se trouvait au-dessus de la grange, de l'écurie et d'une remise.

La tante Françoise était seule à la maison. Ayant besoin d'un fagot, elle était montée au grenier auquel on arrivait en grimpaient une échelle et en ouvrant une trappe.

La bonne vieille fille se trouvant subitement incommodée par la chaleur étouffante, s'était reposée sur une botte de paille de seigle destinée à faire des liens, puis s'était endormie d'un lourd et profond sommeil.

Le corps du logis avait deux issues, l'une sur la rue, l'autre sur le jardin. Avant de monter au grenier, la tante Françoise avait poussé le verrou de la porte sur la rue, mais avait négligé de fermer également la porte de derrière. D'ailleurs, à quoi bon tant de précautions ? Les voleurs étaient inconnus à Saint Amand-les-Vignes.

Cependant la personne aux allures mystérieuses dont nous venons de parler, était arrivée derrière la haie de troènes dont le jardin de la maison Pérard était clos.

C'était une jeune fille de seize ans environ, qui ne paraissait pas en avoir plus de dix ou onze, rachitique, contrefaite, aux jambes cagneuses et sales, un véritable avorton.

Elle était pauvrement vêtue d'un caraco de toile grise et d'une jupe souillée, déchirée, trouée, une loque.

Elle avait les pieds nus ; ses bras longs et maigres pendaient le long de son corps ; ses mains et sa figure étaient crasseuses ; sa tête était couverte de cheveux roux épais, ébouriffés, à travers lesquels le peigne semblait n'avoir jamais passé.

Sa face était blême, avec des lèvres pâles, pincées, des yeux bauchés, un front déprimé, un museau de fouine.

Cette espèce de monstre n'était autre que la petite bossue qui, un jour, avait blessé Paule à la tête d'un coup de pierre et que Jacques Pérard avait voulu châtier comme elle le méritait.

Un sentiment d'implacable haine avait germé, grandi dans le cœur gangrené de cette déshéritée. Elle avait juré de se venger de Pérard et de sa fille, et avec la patience du chat-tigre qui guette sa proie, elle avait attendu l'heure favorable.

Cette heure était sonnée.

Ne pouvant s'attaquer aux personnes, elle avait résolu de s'en prendre aux choses. Ruiner la famille Pérard était son idée, son but.

Dans son intelligence du mal elle s'était dit qu'une fois pauvre comme elle, Fanchon la Princesse ne trouverait pas de mari et c'était là tout ce qu'elle voulait. Or, croyant ainsi arriver à son but, elle allait mettre le feu à la maison.

Après être restée un instant immobile comme une statue, sûre de n'être vue par personne, elle franchit la haie, qui était par là un ornement du jardin qu'une clôture, et à pas de loup, marcha vers l'habitation.

Elle regarda à travers les vitres de la fenêtre et ne vit personne. Elle tendit l'oreille et ne perçut pas le moindre bruit à l'intérieur de la maison.

Alors, pour entrer, elle n'eut qu'à faire jouer la planche et à pousser légèrement la porte.

Au milieu de la pièce elle s'arrêta et de nouveau se mit aux écoutes. Un silence profond régnait autour d'elle.

— Personne, murmura-t-elle, il n'y a personne.

Devenue hardie, ne redoutant plus rien, elle se dirigea vers

l'escalier du premier étage qu'elle grimpa avec la légèreté d'un chat, de même que l'échelle de meunier conduisant aux greniers.

Son intention était d'allumer le feu dans un tas de paille ou de foin ; mais soit qu'elle manquât de force ou d'adresse, elle ne parvint pas à ouvrir la porte en bois de chêne qui fermait le grenier à fourrages,

Cet obstacle ne la fit point renoncer à accomplir son œuvre horrible. Elle enflamma successivement plusieurs allumettes et les jeta dans les fagots et les bourrées. Elle en avait encore trois dans sa main à allumer lorsqu'elle aperçut la vieille tante couchée sur la botte de paille de seigle. Elle tressaillit violemment, puis resta un instant comme paralysée par l'épouvante.

Mais la vieille Françoise avait les yeux fermés et ne faisait pas un mouvement. La misérable bossue comprit que la sœur de Pierre Rougot était profondément endormie ; elle se ratura et se hâta de s'éloigner. Par une précaution diabolique elle abaissa la trappe avant de descendre l'échelle.

Un instant après, elle était hors de la maison. Personne ne l'avait aperçue. Par des chemins détournés, elle se rendit dans les champs afin d'y faire constater sa présence.

Le feu couva pendant près d'une demi-heure ; enfin il éclata.

La tante Françoise se réveilla, mais à demi asphyxiée ; elle se traîna jusqu'à la trappe qu'elle n'eut pas la force d'ouvrir. Alors, folle de terreur, elle se mit à appeler désespérément au secours.

Les flammes ayant percé la toiture commençaient à se déployer dans l'air au milieu d'une énorme colonne de fumée noire et épaisse. Presque aussitôt dans la rue retentirent ces cris :

— Au feu ! au feu !

Etienne Denizot arrivait avec un chariot chargé de gerbes. Il abandonna son attelage dans la rue et se précipita vers la maison de Jacques Pérard devant laquelle se trouvaient seulement une dizaine de personnes, des vieillards qui ne pouvaient rien faire. Mais des hommes valides ne tarderaient pas à arriver, car le curé avait couru au clocher et sonnait le tocsin.

On dit à Etienne :

— La mère Françoise est dans la maison, elle appelle au secours ; elle doit se trouver dans le grenier, au milieu des flammes.

— Oh ! fit le jeune homme.

Ne pouvant ouvrir la porte, verrouillée, comme nous l'avons dit, il enfonça l'œil-de-bœuf qui éclairait l'évier, et se glissant par cette ouverture il pénétra dans la maison.

— Mère Françoise, mère Françoise ! appela-t-il.

Pas de réponse.

Mais il crut entendre, venant d'en haut, une plainte étouffée.

Alors, au risque d'être asphyxié par la fumée qui remplissait la maison, Etienne s'élança vers les greniers où il parvint après avoir poussé la trappe d'un bras vigoureux.

Trois fois les flammes lui barrèrent le passage. Mais il entendait les plaintes, les gémissements de la tante Françoise. Enfin il avança et à la lueur de l'incendie, à travers des tourbillons de fumée, il découvrit celle qu'il voulait sauver, étendue en travers de la porte du grenier à fourrages et s'attendant à être brûlée vive.

Le second corps de bâtiment venait d'être envahi par les flammes et, dans un instant, l'incendie allait redoubler de violence.

Derrière Etienne, une partie du plancher s'effondra tout à coup et l'étage fut en feu. La retraite n'était plus possible de ce côté ; et il n'y avait pas une minute à perdre s'il voulait sauver la tante Françoise et ne pas périr lui-même au milieu des flammes.

Il ouvrit la porte qui était devant lui, prit dans ses bras la vieille fille, qui avait perdu connaissance, et marcha rapide-

ment jusqu'à la lucarne du grenier à fourrage qui était ouverte et par laquelle s'échappaient des nuages de fumée.

La foule s'amassait devant la maison incendiée, de tous les côtés accouraient les travailleurs des champs, hommes et femmes affolés, poussant le cri sinistre :

—Au feu !

L'officier des pompiers, accompagné de quelques hommes, avait couru chercher la pompe. On l'attendait ; mais il était à craindre qu'elle n'arrivât trop tard.

Quand Etienne parut à la lucarne, des voix dans la rue crièrent :

—Ah ! le voilà, le voilà !

Puis il y eut une immense clameur qui indiquait qu'on savait le jeune homme dans la maison et que tout le monde avait craint qu'il n'eût été victime de son dévouement.

Au-dessus de la lucarne, s'avancant sur la rue, il y avait une poulie de fer fixée à une potence à fourche solidement scellée dans la muraille. Cette poulie s'était le salut. Mais la corde ?

Etienne la trouva presque à ses pieds et laissa échapper un cri de joie.

Il mit la corde dans la rainure de la poulie, la ramena à lui, lia la tante Françoise sous les bras, et toujours évanouie, la fit passer par la lucarne ; puis tirant sur la corde pour faire contre-poids, il opéra, aux applaudissements, aux acclamations de la foule, la descente de la vieille fille que reçurent les bras de ceux qui étaient en bas.

Sans rien perdre de sa présence d'esprit, rapidement, le jeune homme attachait la corde à la potence et cria d'une voix forte :

—Amis, à la corde et tenez ferme.

Quatre hommes se pendirent aussitôt à l'autre extrémité de la corde.

Alors, avec la légèreté et la force musculaire des bras d'un matelot ou d'un gymnaste, Etienne s'accrocha au cordage et, à son tour commença sa descente devenu extrêmement périlleuse, car maintenant tout brûlait et la toiture du second corps du bâtiment s'engloutit comme celle du premier dans la fournaise.

Sous les yeux de la foule anxieuse, frémissante, Etienne descendait, aveugle par la fumée et mordu par les flammes qui glissaient le long de la muraille.

Tout à coup, la corde brûlée se rompit. Heureusement le jeune homme n'était plus qu'à trois mètres du sol, il tomba, mais sans se faire aucun mal.

De nouvelles acclamations retentirent de toutes parts.

On entourait le vaillant garçon, on le félicitait, tout le monde aurait voulu l'embrasser.

Ce fut la mère de Paule, qui, la première, en pleurant, se jeta à son cou, Paule, à son tour, l'embrassa. Prompte à l'enthousiasme, la jeune fille lui témoignait une reconnaissance sans bornes.

Si, à ce moment, Etienne lui avait dit :

—Paule, voulez-vous être ma femme ?

Elle aurait accepté spontanément.

Mais Etienne n'était pas homme à se faire payer un service, si grand qu'il fût, et il se borna à penser que son action plairait suffisamment pour lui sans qu'il s'en mêlât.

D'ailleurs, il n'était pas en état de parler beaucoup et de rester longtemps debout.

Sans le blesser grièvement, le feu l'avait atteint en plusieurs endroits du corps et il avait les cheveux brûlés. De plus le frottement de la corde avait mis ses mains en sang.

Il avait besoin de soins ; sa mère et deux de ses amis l'emmenèrent.

La pompe était enfin arrivée et commençait à noyer l'incendie.

La tante Françoise avait vite repris connaissance ; mais sous le coup de terribles émotions qu'elle venait d'éprouver, elle n'avait pu prononcer que quelques paroles incohérentes. On l'avait aussitôt transportée chez elle et couchée dans son lit.

L'habitation de Jacques Pérard était détruite, heureusement la maison de l'ancien sergent était assez grande pour donner asile au père, à la mère et à la fille. Le soir même les incendiés s'y installèrent.

Le crime de la bossue n'avait pas ruiné les Pérard, comme elle l'espérait. La maison et les denrées étaient assurées, et les bâtiments reconstruits devaient plutôt gagner que perdre en valeur.

L'incendie donna lieu à une enquête judiciaire, laquelle établit que ce sinistre devait être attribué à la malveillance. Mais ce fut tout, et l'autour du forfait resta inconnu et par conséquent impuni.

La misérable petite bossue ne fut même pas soupçonnée.

VII

LA MARRAINE

L'événement avait fait grand bruit dans le pays, comme tout se passe bien.

Etienne Denizot était le héros du moment et toutes les mères auraient voulu le donner pour époux à leur fille.

Mais l'on savait qu'il aimait Fauchon la Princesse. Il est vrai que l'on savait également que la belle Paule le tenait à distance et que le père et la mère Pérard lui avaient nettement refusé la main de leur fille.

—Oui, disait-on, avant l'incendie ils ne voulaient pas donner leur fille à Etienne Denizot ; mais Etienne, le brave garçon, a sauvé la tante Françoise d'une mort certaine. Après une si belle action, Fauchon la Princesse n'a plus le droit de faire la dédaigneuse et ses parents ne peuvent plus refuser la main à Etienne.

Donc, presque tout le monde s'attendait à entendre dire que le mariage de la belle Paule avec le sauveur de la tante Françoise était décidé.

Aussi l'étonnement fut-il grand quand on vit que la situation restait absolument la même.

Un matin Etienne Denizot reçut une lettre de la préfète. Le préfet informait le jeune homme, qui certes ne pensait guère à cela, que le gouvernement avait décerné au sauveur de Françoise Rouget une médaille d'honneur, une médaille d'or.

Cette médaille était une récompense méritée par l'acte de courage et de dévouement d'Etienne ; mais c'était une autre récompense, ardemment désirée, qu'aurait voulu l'amoureux de la belle Paule.

En moins d'une heure, tout le monde dans la commune : qu'une médaille d'or avait été décernée à Etienne Denizot pour sa belle action...

Le jeune homme était estimé et aimé de tous.

Ce fut un jour de fête à Saint-Amand-les-Vignes.

La médaille avait été envoyée au maire, et ce fut le chef de la municipalité, assisté de son adjoint et escorté de son conseil, qui la remit solennellement à Etienne, en le félicitant d'avoir su mériter cette distinction honorifique, en félicitant le gouvernement de savoir récompenser le mérite partout où il se trouve.

Etienne Denizot avait pour parrain un frère de sa mère appelé Firmin Monillot. Ce brave homme aimait son neveu et filleul en bon oncle et bon parrain. Il admirait le jeune homme dans tout ce qu'il faisait et disait.

—Mon neveu est le coq du canton, répétait-il souvent dans son langage pittoresque de paysan.

Il vit la médaille de sauvetage, la tint longtemps dans sa main et s'en montrait si fier, si rempli d'orgueil, que l'on eût dit que c'était à lui-même qu'elle était donnée.

Deux jours après, habillé comme un jour de fête, il vint trouver la mère d'Etienne et lui dit :

—Ma sœur, tu vas venir avec moi.

—Où cela ?

—Tu le verras quand nous y serons.

—Mais, Firmin, il faut que tu me dises...

—Quoi ?

—Ce que tu as en tête, ce que tu veux faire.

—Eh bien, écoute : Etienne se meurt d'amour pour la belle Paule, ça ne peut pas durer ainsi, il faut que ça finisse, il faut que nous sachions aujourd'hui même ce que pensent les Pérard et si, oui ou non, ils donneront leur fille à ton fils.

—Mon frère, tu vas au-devant d'un nouveau refus, dit la veuve en secouant la tête.

—Nous verrons ; mais je veux en avoir le cœur net de toute cette histoire-là. Mets tes souliers, une coiffe blanche, un fichu sur tes épaules et viens.

—Tu le veux absolument ? Eh bien ! soit.

La famille Pérard, nous le savons, demeurait maintenant chez le père Rouget, dont la maison se trouvait à l'extrémité du village.

La tante Françoise était toujours alitée ; elle avait été violemment secouée, la pauvre vieille, et le médecin avait déclaré qu'il y avait peu d'espoir de guérison.

Paule avait une grande affection pour sa marraine et était presque constamment auprès d'elle, lui prodiguant ses soins et ses caresses.

Plus d'une fois, la malade avait parlé à Paule de son savoir, de cet honnête et excellent garçon, qui serait un si bon mari.

Mais alors la physionomie de la jeune fille changeait d'expression ; soucieuse, inquiète, elle baissait la tête et ne répondait rien.

Paule renfermait en elle toutes ses pensées. Ni à sa mère, ni à sa marraine, ni à personne elle n'avait parlé du jeune et beau cavalier aperçu dans la rue par une belle matinée de printemps. Elle n'avait pas revu cet inconnu ; mais quelque chose en elle lui disait qu'il reviendrait, et sans cesse elle pensait à lui.

La nuit, il lui apparaissait dans son sommeil ; le jour, à chaque instant, elle s'imaginait qu'il allait tout à coup paraître devant elle, et le pas d'un cheval dans la rue faisait battre son cœur avec violence.

Elle avait à peine vu sa figure, et cependant son image était restée gravée dans sa pensée et dans son cœur. Si elle eût su dessiner, elle aurait pu faire son portrait.

Nature ardente et romanesque, Paule avait ouvert son âme aux délicieuses sensations ; presque tout de suite elle s'était mise à aimer son bel inconnu ; l'amour était dans son cœur et le remplissait.

Pérard et sa femme étaient ensemble lorsque la mère et l'oncle d'Etienne se présentèrent. Le père Rouget était absent.

Les deux époux n'eurent pas de peine à deviner le but de la visite qui leur était faite ; ils allaient subir un nouvel assaut, avoir à répondre à une nouvelle demande en mariage.

Les visiteurs ayant demandé à ne parler que devant la tante Françoise et en présence de Mlle Paule, on les fit entrer dans la chambre de la malade.

—Mère Françoise, dit Firmin, je vous apporte une bonne nouvelle.

—À moi, fit-elle, en souriant mélancoliquement.

—Oui, à vous, et vous l'accueillerez avec joie.

—Oh ! alors dites, dites vite.

—Eh bien, mère Françoise, voici la chose : le gouvernement a appris comment vous avez été sauvée du feu par mon neveu.

—Ah ! le brave garçon, le brave enfant !

—D'acc, mère Françoise, ayant appris l'affaire, le gouvernement a voulu récompenser Etienne.

—Le gouvernement a bien fait, dit simplement la vieille femme.

—Il a donné à mon neveu la médaille en or que voici, une médaille d'honneur.

—Ah ! c'est beau, c'est beau, et c'est bien mérité ! s'écria la tante Françoise.

—Oui, bien mérité, appuya Pérard.

Françoise Rouget avait pris la médaille d'une main tremblante, après l'avoir regardée avec des larmes dans les yeux, elle la porta à ses lèvres.

—Est-ce que vous saviez qu'Etienne avait reçu cette médaille ? demanda-t-elle en portant successivement ses yeux sur le père, la mère et la fille.

—Nous le savions, répondit la mère de Paule.

—Et vous ne me l'aviez pas dit ! fit la malade tristement et avec un profond accent de reproche.

—Maintenant, reprit Firmin Mouillot, autre chose ; il s'agit de savoir si, définitivement, vous voulez donner votre fille pour femme à Etienne Denizot, mon neveu et mon filleul.

Paule baissa les yeux et devint très pâle.

Le père et la mère gardèrent le silence.

—Eh bien, dit la tante Françoise, surprise de cette attitude, pourquoi ne répondez-vous pas ? Et toi, Paule, pourquoi baisses-tu ainsi les yeux ? pourquoi es-tu si pâle ? Ne trouves-tu pas qu'Etienne soit digne de toi ?

—Je ne dis pas cela, tante Françoise.

—Tu ne le dis pas, mais tu le penses peut-être.

—Vous vous trompez, répliqua vivement la jeune fille.

Certainement elle admirait Etienne, le trouvait bien sous tous les rapports et s'avouait intérieurement que toute fille serait fière de devenir sa femme. Mais elle avait son rêve, elle avait son amour.

—Ah ! Paule, Paule, je ne te comprends pas, fit tristement la malade.

De grosses larmes roulaient dans les yeux de la jeune fille.

—Mais, ma tante, hasarda Pérard, vous savez bien...

—Ah ! oui, ah ! oui, la fameuse prédiction faite à mon frère !... Eh bien, je vous le dis encore une fois, vous et Pierre, vous êtes fous !

—On ne peut pourtant pas nous contraindre à marier notre fille contre son gré, à la donner à un paysan, dit la mère de Paule avec aigreur.

—Moi qu'êtes-vous donc ? exclama la tante Françoise.

—En voilà assez, dit fièrement Mme Denizot, blessée dans sa dignité et son amour maternel, c'est trop d'humiliations... Je sais ce que vaut mon fils et on ne le marchandera pas. C'est moi, maintenant, qui ne veux plus entendre parler de ce mariage. Etienne aime Paule et il souffrira beaucoup, le pauvre garçon ; mais il faudra pourtant bien qu'il se console...

Tu vois, mon frère ; ah ! je t'avais prévenu de ce qui nous attendait... Voilà, voilà ce que nous sommes venus chercher ici. Enfin, c'est comme ça !... Mais c'est bon, je ne suis pas embarrassée pour trouver à mon fils une femme qui lui fera oublier Mlle Fanchon la Princesse.

Ce mot était de trop, et les parents de Paule eurent un regard de colère.

Pérard allait probablement répondre par quelque dure parole ; la malade l'arrêta.

—Taisez-vous, Jacques, dit-elle ; tais-toi, ma nièce, ajouta-t-elle en regardant la mère de Paule qui allait parler ; j'ai quelque chose à dire, écoutez-moi, oui, écoutez-moi bien, car ce sont peut-être mes dernières paroles que vous allez entendre.

—Oh ! tante Françoise ! protestèrent Pérard et sa femme.

—Le médecin a dit que je ne me remettrais pas, et moi je sens bien que je suis arrivée à la fin de ma vie. La machine est usée. Je n'ai pas peur de la mort, croyez-le bien... Celui qui durant sa vie a toujours rempli ses devoirs meurt doucement. Je mourrais sans un seul regret, contente, si Paule, ma chère filleule, que j'ai toujours tant aimée, avait son bonheur assuré. Mais, hélas ! je vois noir dans son avenir et j'ai peur qu'elle ne soit un jour la plus malheureuse des femmes.

Paule, viens, approche-toi, ma poulette.

La jeune fille, qui avait son mouchoir sur ses yeux, s'avança et, machinalement, s'agenouilla devant le lit.

—C'est bien, dit la vieille, tu es là à ta place.

Elle continua :

—Paule, ma chérie, c'est une mourante qui te parle, et, tu le sais, mon enfant, on doit se garder de ne pas tenir compte des paroles de ceux qui vont mourir. Ecoute moi donc : Les

rêves sont choses creuses et il n'y a dans la vie que des réalités ; s'abandonner à ses rêves c'est se préparer de cruelles déceptions. On ne construit pas sur le sable mouvant, mais sur un terrain solide. Il en est de même de la vie : elle ne peut pas s'appuyer sur des illusions.

Paule, ma chérie, si tu veux être heureuse, ne cherche pas le bonheur au pays des songes, des chimères ; c'est ici, ici seulement, à Saint-Amand-les-Vignes, que tu le trouveras.

Il n'existe pas un meilleur jeune homme qu'Etienne Denizot et qui te convienne mieux. Paule, si tu deviens sa femme, tu seras heureuse. Pour la femme, avoir un bon mari qui travaille et dont elle est aimée, voilà le bonheur !

Je sais que tu pourrais me répondre comme tu m'as déjà répondu, que tu as de l'amitié pour Etienne, mais que tu ne l'aimes point comme tu veux aimer celui que tu prendras pour mari.

Hé, ma chérie, qui te dit que, bientôt, tu n'aimeras pas Etienne comme il mérite d'être aimé, comme tu voudrais l'aimer pour devenir sa femme ?

Je ne te demande pas de dire tout de suite : je consens à épouser Etienne. Mais je te conjure de réfléchir, de penser sérieusement à ton avenir, de bien voir ce qu'est Etienne Denizot, ce qu'il vaut et ce qu'il est capable de faire pour toi !

Alors tu te trouveras mieux disposée en sa faveur, tu comprendras que ton bonheur est près de lui et, avec des trépassements de joie, tu sentiras que tu l'aimes d'amour.

Paule, mon enfant, promets-moi de te souvenir de mes paroles et de faire ce que je te demande.

—Marraine, je vous le promets, répondit d'une voix étouffée la jeune fille qui sanglotait.

Françoise Rouget posa sa main sur la tête de Paule et lui dit :

—Va, tu es bonne et tu mérites d'être heureuse ; relève-toi, ma chérie, ta vieille marraine te bénit !

Regardant le père et la mère elle reprit :

—Vous avez entendu ; vous aussi n'oubliez pas mes paroles.

Elle se tourna ensuite vers la mère et l'oncle d'Etienne et dit :

—Mère Denizot, vous embrasserez votre brave enfant pour la vieille Françoise Rouget, en lui disant qu'il ne doit pas désespérer encore.

Tout était dit.

Le frère et la sœur se retirèrent vivement impressionnés.

Le surlendemain la tante Françoise rendait le dernier soupir.

VIII

LA FONTAINE-BELLE-EAU

A cinq ou six cents mètres de Saint-Amand, il existe une fontaine appelée la Fontaine-Belle-Eau, où les jeunes filles du village, particulièrement l'été, pendant les grandes chaleurs, viennent chercher l'eau à l'usage du ménage et celle qu'emportent ceux qui travaillent aux vignes ou aux champs.

La fontaine, profonde de quatre-vingts centimètres et large de cinquante à peine, est à fleur de terre et se trouve au bord d'un chemin dont le fossé reçoit son trop-plein. La nature l'a creusée au bas d'un large coteau planté de vignes et couronné de magnifiques espins dont les cimes hautes et droites s'élancent fièrement vers le ciel.

On vient prendre l'eau à la fontaine avec des cruches que l'on appelle bures dans nos départements de l'Est. Ce sont des vases de grès à anse, d'une contenance de quatre à huit litres, s'arrondissant et s'élargissant du collet à la base. Au-dessous du collet, sur une des faces convexes, émerge un petit tube de la grosseur du doigt et ayant la forme d'une tétine, que l'on prend entre ses lèvres pour boire.

La Fontaine-Belle-Eau de Saint-Amand-les-Vignes est renommée dans toutes les communes environnantes. Ce n'est pas qu'elle ait quelque propriété médicinale reconnue ; mais

son eau a cette qualité d'être naturellement filtrée par les couches sablonneuses qu'elle traverse souterrainement ; enfin elle est d'une grande limpidité, très agréable à boire et toujours très fraîche sans jamais être glacée.

Un des premiers jours de septembre, vers trois heures de l'après-midi, la belle Paule sortit de la maison de son grand-père, ayant une bure à chaque main, pour aller puiser de l'eau à la fontaine.

Sous son chapeau de paille de riz garni d'un crêpe et coquettement placé sur le côté de la tête, son gracieux et joli visage était adorable.

Du reste, son vêtement de deuil lui allait à ravir, et, sans cependant rien ajouter à sa radieuse beauté, communiquait un charme indéfinissable à sa physionomie douce et rêveuse.

Elle était seule sur le chemin poudreux, bordé de haies vives et plein de soleil. Bien que l'on approchât de l'automne, il faisait encore chaud comme aux jours caniculaires. La vendange s'annonçait bien, promettait beaucoup : toutes les tonnes seraient remplies.

Arrivée à la fontaine, Paule posa à terre ses deux vases, essuya sa figure nouillée de sueur, et comme elle n'était pas pressée de retourner à la maison, elle s'assit sur un petit tertre, à l'ombre d'un buisson, pour se reposer.

Cachés dans les haies, les petits des linots et des fauvettes, devenus grands, gazouillaient tous ensemble, pendant que les grillons et les cigales chantaient, tapis dans les hautes herbes.

Dans les haies et les buissons venaient aussi se réfugier des bandes de grives, après avoir couru à travers les vignes où, en visitant les grappes, elle gobaient les premiers grains mûrs.

Paule écoutait le chant des oiseaux et des grillons et tout en promenant mélancoliquement ses regards sur la campagne, elle pensait à ce que lui avait dit sa marraine et à la promesse qu'elle avait faite.

—Oui, se disait-elle, Etienne Denizot est un brave et honnête garçon ; il n'a pas les mains fines et les belles manières des jeunes gens des villes, mais il est bon et, bien sûr, celle qu'il prendra pour femme sera heureuse.

Paule comprenait que la tante Françoise, en lui parlant comme elle l'avait fait, n'avait en vue que son bonheur ; elle savait aussi combien Etienne l'aimait et, à ce moment, elle sentait en elle le regret de ne pas l'aimer d'amour.

Tout à coup, le bruit d'une respiration haletante l'arracha à ses réflexions.

C'était un chien qui venait de se montrer sur le chemin, après avoir traversé la haie, un beau chien d'arrêt noir et blanc, à poil ras, aux longues oreilles tombantes. L'animal était essoufflé, avait chaud, et sa gueule ouverte et sa langue tirée indiquaient qu'il avait une grande soif.

En effet, il se précipita dans le fossé qui recevait l'eau de la fontaine et but avidement avec un bruit de langue qui témoignait de la satisfaction et du bien-être qu'il éprouvait.

Après s'être désaltéré, ayant sans doute besoin de se mieux rafraîchir encore, il prit un bain en se roulant dans l'eau, à l'endroit même où il venait de boire.

—Pauvre bête ! murmura la jeune fille ; allons, maintenant, le voilà content.

Elle se leva, s'approcha de la fontaine et remplit sa première bure ; elle allait prendre la seconde pour la plonger dans la belle eau claire, lorsque, soudain, un jeune homme, chasseur, le maître du chien, parut à son tour sur le chemin.

Il était vêtu d'un élégant costume de chasse de velours marron rayé ; ses pieds étaient chaussés de forts brodequins sur lesquels tombaient de hautes guêtres qui enveloppaient ses jambes jusque sous les genoux ; pour coiffure il avait un chapeau de feutre mou aux larges ailes relevées de chaque côté de la tête.

Il avait la gibecière au côté et le fusil désarmé en bandoulière.

Il paraissait avoir vingt-sept ou vingt-huit ans, il était grand, bien taillé et de bonne tournure. Sa barbe noire, qui portait en collier, encadrait sa figure aux traits fins et rég-

liers, un peu brunio par le hâle, à laquelle deux grands yeux fendus sous un beau et large front donnaient un caractère tout particulier d'énergie, de force, de fierté, d'animation, de vie.

Un cri de surprise et de joie avait failli échapper à la jeune fille ; mais peut-être n'avait-elle pas eu la force de le pousser tant son saisissement avait été prompt et violent.

Certes, il y avait de quoi ; du premier coup d'œil Paulo venant de reconnaître le bel inconnu qui, pendant plusieurs mois, avait été l'objet de tous ses rêves, avait occupé toutes ses pensées, et que, un instant auparavant, elle désespérait de revoir jamais.

D'abord elle était devenue rouge comme la fleur du grenadier, puis une réaction s'était faite et, très pâle maintenant, le cœur battant à se briser, elle tremblait comme la feuille.

À la vue de cette belle jeune fille qui lui apparaissait comme une ondine, ou une amadryade, le jeune homme s'était arrêté frappé d'admiration ; enfin il s'avança son chapeau à la main.

Par un mouvement inconscient peut-être, mais certainement instinctif, la jeune fille passa sa main sur son front pour écarter quelques frisons dérangés par un souffle de la brise, secoua légèrement ses jupes et étira son corsage.

Les grandes coquettes des salons, des boudoirs et d'ailleurs ne font pas autre chose quand un inconnu se présente à elles. C'est quelque chose comme le mouvement à la fois offensif et défensif de la sentinelle qui aperçoit l'ennemi.

—Mademoiselle, dit le jeune homme, après avoir salué avec beaucoup de politesse, depuis plus d'une heure je souffre de la soif. vous seriez bien aimable en me permettant de boire à cette cruche, que vous venez de remplir de cette belle eau claire et fraîche.

—Oh ! avec grand plaisir, monsieur.

Et, se baissant vivement, elle prit la bure, la leva à la hauteur de son visage et la pencha légèrement, approchant le tube de la bouche du chasseur.

Celui-ci but à longs traits, mais sans cesser de regarder cette ravissante jeune fille, qu'il ne se lassait pas d'admirer, qui le tenait sous le charme, et qui, souriante, laissait voir entre ses lèvres roses, des dents fines et blanches, les plus belles qu'on pût voir.

Quand il eut fini de boire, il prit la cruche des mains de la jeune fille, en disant :

—Je vous remercie, mademoiselle.

Puis, ayant posé la cruche à terre, à côté de l'autre, il reprit :

—Mademoiselle, notre rencontre près de cette fontaine me remet en mémoire une scène charmante des temps primitifs, racontée dans la Corèze, et pour un peu je m'imaginerais que vous êtes la belle Rebecca, fille de Batuel, fils de Nachor, frère d'Abraham, le patriarche.

—Il y a un peu de cela, peut-être, monsieur, répondit la jeune fille avec une émotion visible ; seulement je ne suis pas Rebecca qui donna à boire à Eliézer, serviteur d'Abraham, ainsi qu'à ses chameaux.

Un peu étourdiement, elle ajouta :

—Et vous n'êtes pas non plus Isaac à qui Rebecca fut donnée pour épouse.

L'inconnu sourit, et après un court silence ;

—Me permettez-vous, mademoiselle, de vous demander votre nom ?

—Je m'appelle Paule, monsieur, Paulo Pérard.

—Vous êtes en deuil, auriez-vous perdu récemment une personne de votre famille qui vous était chère ?

—Oui, monsieur, répondit-elle tristement, ma grand'tante et ma marraine, Françoise Rouget, est morte il y a quinze jours.

—Je prends part à votre peine, mademoiselle. Il me semble que ce nom de Rouget, que vous venez de prononcer, ne m'est pas inconnu.

—Mon grand-père, qui a été militaire et est décoré, se nomme Pierre Rouget.

—Oui, oui, Pierre Rouget, on a parlé devant moi de votre grand-père, mademoiselle.

—Oh ! on ne disait pas de mal de lui !

—Au contraire, mademoiselle, au contraire.

—Mon grand-père est un des hommes les plus honnêtes et les meilleurs qui existent.

—Si je ne me trompe pas, mademoiselle, ce village, dont j'aperçois d'ici les premières maisons à travers les arbres, est Saint-Amand-les-Vignes ?

—Vous ne vous trompez pas, monsieur.

—Est-ce que vous êtes de Saint-Amand, mademoiselle Paule ?

—J'y suis née et j'y ai toujours demeuré.

—Moi, mademoiselle, je ne suis pas de la Bourgogne et je ne connais guère ce canton ; cependant j'ai déjà passé une fois à Saint-Amand-les-Vignes.

—Oui, au mois de mai dernier, dit Paule vivement et sans réfléchir, c'était dans la matinée et il y avait un beau soleil comme aujourd'hui ; vous étiez à cheval.

—C'est vrai. Ainsi vous m'avez vu ?

—Oui.

—Et vous vous rappelez que c'était au mois de mai, le matin, et qu'il faisait un temps superbe ?

Paule, comprenant qu'elle avait manqué de réserve, rougit et baissa les yeux.

Pendant quelques instants le jeune homme la regarda fixement.

—Ah ! fit-il d'un ton presque joyeux, je me souviens... Comme je passais dans la grande rue de Saint-Amand, une jeune fille parut à une fenêtre ; c'est à peine si j'ai pu voir son visage, car mon cheval allait d'un trot rapide ; cependant, mademoiselle, je vous reconnais maintenant. Oui, oui, c'était vous.

La rougeur de Paule devint plus vive encore.

—Tenez, continua le jeune homme, je vois encore cette fenêtre du premier étage tout enguirlandée de feuillages verts auxquels se mêlaient des fleurs bleues, roses et blanches. Oh ! comme cette verdure et ces jolies fleurs du printemps étaient bien le cadre qui vous convenait ! J'aurai certainement l'occasion de passer encore à Saint-Amand, et je reconnaitrai facilement la fenêtre et la maison blanche aux volets verts.

—Non, répondit Paule en secouant la tête, vous chercheriez vainement la maison, elle n'existe plus.

—Que voulez-vous dire ?

—Une main malveillante, croit-on, y a mis le feu et elle a été entièrement brûlée.

—Oh !

—Les pertes ont été d'une certaine importance ; mais elles étaient heureusement couvertes par des assurances. Depuis quelques jours la reconstruction est commencée. Pour le moment nous demeurons, mon père, ma mère et moi, chez Pierre Rouget, mon grand-père. Sa maison est la deuxième que vous voyez d'ici, à travers les arbres.

—Oui, je la vois, mademoiselle. Vous connaissez sans doute M. de Vaucreux, dont le domaine est à deux petites lieues de Saint-Amand-les-Vignes ?

—Oui, monsieur, je connais M. de Vaucreux et je suis même allé deux ou trois fois au château de la Chamelle, avec mon grand-père.

—Eh bien, mademoiselle, je suis actuellement l'hôte de M. de Vaucreux, et je resterai probablement à la Chamelle jusqu'à la fin de ce mois, temps suffisant pour faire un peu la guerre aux lièvres, aux perdrix et aux cailles qui abondent en ce pays.

Les yeux de Paule se portèrent machinalement sur la gibecière.

—Je n'ai pas été heureux cette après-midi, reprit le jeune homme en souriant, je n'ai tué que quatre perdreaux et une demi-douzaine de cailles.

Après une pause, il continua :

—Vous avez bien voulu me dire votre nom, mademoiselle,

je croirais manquer à un de mes devoirs si je ne vous faisais pas connaître le mien : je suis le comte Maxime de Verdraine.

La jeune fille tressaillit dans tout son être et un éclair de joie illumina son regard.

—Décidément, pensait le jeune chasseur, cette jeune fille est divinement belle et plus je l'examine, plus je l'entends, plus je la trouve adorable.

Il ne se rendait pas bien compte des sensations qu'il éprouvait ; mais il était sous le charme que subissaient tous ceux qui approchaient la belle Paule.

N'ayant plus rien à dire, il semblait que les deux jeunes gens dussent se séparer, et cependant ni elle ni lui ne bougeaient ; évidemment ils avaient de la peine à se quitter.

Du reste, Maxime le dit franchement à Paule, et voulant prolonger l'entrevue, il parla avec une certaine expansion.

—M. de Vaucreux, dit-il, est un ami de mon grand-père, le marquis de Verdraine. Ils se s'étaient pas vus depuis une quinzaine d'années lorsque M. de Vaucreux, l'année dernière, est venu rendre visite à mon aïeul au château de Verdraine, dans le Dauphiné ; il est resté près de trois semaines avec nous, et, en partant, il me fit lui promettre de venir le voir à la Chaumelle.

Fidèle à ma promesse, je suis venu voir M. de Vaucreux au mois de mai dernier ; mais j'étais attendu à Paris et je n'ai pu rester que cinq jours.

J'avais été parfaitement reçu et je regrettais de ne pouvoir faire un plus long séjour à la Chaumelle. Pour m'engager à revenir, sachant que j'aimais beaucoup la chasse, M. de Vaucreux me parla de ses bois remplis, me dit-il, de chevreuils, de lièvres ; des belles plaines de ce pays où il y a abondance de gibier à plumes. Je sais quels égards sont dus à un vieillard, qui est de plus l'ami de ma famille. Je suis revenu et je m'en félicite, je m'en félicite doublement : d'abord parce que j'ai pu déjà donner la satisfaction la plus entière à mes goûts cynégétiques ; et ensuite, mademoiselle Paule, parce que je viens d'avoir le bonheur de vous rencontrer.

—Oh ! monsieur ! fit la jeune fille dont le cœur s'était remis à battre avec violence.

—Laissez-moi vous le dire, mademoiselle, reprit-il avec vivacité et d'un ton pénétré, je n'oublierai jamais l'heureux instant que je viens de passer près de vous, je n'oublierai jamais que vous m'avez donné à boire comme Rebecca au serviteur d'Abraham.

Ah ! tenez, il me semble maintenant que ce coin de la Bourgogne où nous sommes, est le plus beau pays du monde, et que je n'ai jamais vu un plus beau soleil que celui qui descend en ce moment vers l'horizon et vous enveloppe de ses rayons d'or comme d'un manteau céleste !

—Mon Dieu, monsieur, pourquoi me dites-vous cela ! balbutia la jeune fille avec embarras et un grand trouble.

—Pourquoi, pourquoi ? Mais parce que je ne sais quel parfum et quelle poésie se dégagent de toute votre personne !

—Vous oubliez que je suis de Saint-Amand-les-Vignes, que je ne suis qu'une paysanne.

—Hé ! que m'importe, s'écria-t-il avec exaltation, si vous avez la grâce et la beauté d'une reine.

Paule ne trouva rien à répondre. Elle était toute palpitante d'émotion et aussi, disons-le, de joie.

—Mademoiselle Paule, reprit le jeune homme d'une voix plus calme, m'autorisez-vous, lorsque je passerai à Saint-Amand, à entrer dans la maison de M. Pierre Rouget, votre grand-père !

—Oh ! je ne peux pas vous défendre cela, monsieur ; ce sera un grand honneur pour mon grand-père, mes parents et moi.

—Merci, dit-il, en tendant la main à la jeune fille.

Paule hésita un instant comme confuse et honteuse, puis enfin mit sa petite main tremblante dans celle du jeune homme qui la pressa doucement en disant :

—Mademoiselle Paule, je ne vous dis pas adieu, mais à bientôt.

Sur ces mots, il la salua, puis appela :

—Feraud, Feraud !

Le chien qui après s'être secoué, s'était étendu sur l'herbe pour se sécher au soleil, se dressa sur ses pattes, regarda fixement son maître, devina la direction qu'il fallait prendre et partit en avant-garde.

Le chasseur avait déjà disparu, non sans s'être retourné plusieurs fois, quo Paule était encore à la même place, immobile, les yeux fixes, les bras ballants.

Un long soupir s'échappa de sa poitrine.

—Il se nomme Maxime de Verdraine, murmura-t-elle, il est comte, et son grand-père est marquis !

A ce moment, derrière la jeune fille retentit un éclat de rire aigu, sardonique, qui produisit sur elle l'effet d'un cri sinistre sur une joyeuse assemblée.

IX

PREMIÈRE VISITE

La belle Paule eut un haut-le-corps, se retourna brusquement et se trouva en face de la petite bossue, sa féroce ennemie.

—Hé, dis donc, Fanchon la Princesse, fit l'incendiaire de sa voix traînante et avec un accent moqueur, tu donnes donc rendez-vous ici à de beaux chasseurs... Ah ! ah ! ah ! voilà donc pourquoi tu viens si souvent remplir tes bures à la fontaine !

Ayant lancé cette méchanceté, la vilaine bossue bondit hors du chemin, traversa la haie et se perdit dans les vignes en ricanant.

Paule avait ressenti une impression d'effroi bientôt suivie d'un mouvement de colère. Mais la flamme de son regard s'éteignit subitement ; elle haussa les épaules avec dédain et eut un sourire de suprême mépris.

Elle remplit d'eau sa seconde cruche et se mit en marche.

Elle ne pensait déjà plus à la bossue. Ah ! elle avait bien autre chose à faire. Toutes ses pensées maintenant étaient pour Maxime de Verdraine.

Enfin, elle l'avait revu son bel inconnu qu'elle avait tant attendu, et elle savait son nom.

—Il est comte et son père est marquis, répétait-elle avec un étrange frémissement de plaisir.

Les sages paroles, les affectueuses recommandations de la tante Françoise sur son lit de mort n'avaient plus d'écho dans son cœur, elles étaient oubliées. Et ce qu'elle avait promis ! Oublié aussi.

Pauvre Etienne Denizot !

Maxime lui avait dit :

—A bientôt !

Mais ces mots étaient-ils bien l'expression de sa pensée, de ce désir de la revoir ?

Si, oubliant qu'elle l'avait autorisé à se présenter chez son grand-père, il n'allait pas venir ! Si leur rencontre, due au hasard, allait être la fin du joli roman commencé !

En songeant à cela, sa poitrine se gonflait, elle se sentait serrée à la gorge et éprouvait une violente douleur au cœur.

—Oh ! comme je l'aime, mon Dieu, comme je l'aime ! se disait-elle en soupirant.

Puis après de nouvelles réflexions elle reprenait :

—Oh ! oui, je l'aime, je le sens au trouble de mes pensées, aux palpitations de mon cœur, à l'agitation qui est en moi !

Elle rentra. Sa mère lui dit :

—Paule, tu es restée bien longtemps.

—C'est vrai, répondit-elle.

Et comme sa mère ne lui demanda point ce qui l'avait retardée, elle garda le silence sur son aventure.

Mais le soir, après le souper, en présence de son père et de son aïeul, elle éprouva le besoin de faire ses confidences ; elle ne pouvait plus garder son secret.

Elle parla d'abord du jeune et beau cavalier qu'elle avait

vu, au mois de mai, passer dans la grande rue de Saint-Amand. Ensuite elle raconta sa rencontre avec le jeune homme près de la fontaine et répéta ce qu'il lui avait dit avec une exactitude qui indiquait qu'aucune des paroles du comte le Verdaine ne lui avait échappé.

Ce récit fut suivi d'un assez long silence.

On avait écouté la jeune fille religieusement, avec une sorte d'ahurissement, les yeux grands ouverts, buvant ses paroles.

—C'est comme un conte de fées, dit la mère.

—C'est merveilleux, appuya Pérard.

L'ancien sergent se leva, très grave, et dit d'un ton solennel :

—La prédiction de la vieille gitana du Trocadéro va s'accomplir ; Paule, tu seras comtesse !

—Elle sera comtesse ! répétèrent comme un écho Pérard et sa femme.

La jeune fille se jeta en pleurant dans les bras de sa mère.

A l'heure où se passait cette scène de famille, Mélio la bossue avait déjà raconté à vingt personnes qu'elle avait surpris Fanchon la Princesse, près de la fontaine, en tête-à-tête et en conversation mystérieuse avec un jeune et beau chasseur à qui, bien sûr, elle donnait des rendez-vous.

Une traînée de poudre ne s'enflamme pas plus vite que ne se propagea dans le village le racontar de la bossue.

La chose donna lieu à toutes sortes de commentaires, plus ou moins malveillants. Les méchants s'en donnèrent à cœur-joie et déchirèrent à belles dents la jeune fille. Les jalouses et les envieuses, elles étaient nombreuses, n'hésitaient pas à dire que Fanchon la Princesse avait un et même plusieurs amants, que c'était une hypocrite, une roué, qui savait on ne peut mieux cacher son jeu. Elle avait jusqu'alors réussi à tromper tout le monde ; elle avait volé sa réputation de fille honnête et sage ; mais c'était fini, on lui arracherait son masque. à cette Fanchon, une éhontée, une gourgandine, une rien du tout !

Le jour même on rapporta tous ces clabaudages à Etienne Denizot. Il écouta avec un grand calme et ne se donna même pas la peine de s'indigner.

—Voilà de grosses vilénies, dit-il tranquillement ; on reconnaît l'œuvre de la jalousie et de l'envie. Mais Paule Pérard n'a besoin ni de se défendre, ni d'être défendue ; la calomnie ne peut pas l'atteindre, elle est au-dessus de ces infamies et dédaigne ce que peuvent dire ou penser les méchants et les sots.

La nuit fut sans sommeil pour la belle Paule. Mais l'on n'a pas besoin de dormir pour rêver. Elle repassa dans sa mémoire tous les contes de fées qu'elle avait lus ; elle se substituait ou à Florine, ou à Finette, ou à Cendrillon, ou à Peau-d'Ane, ou à la Belle au Bois dormant, et le comte de Verdaine était toujours le prince Charmant de l'histoire merveilleuse dont elle était l'héroïne.

Croyant à la prédiction de la bohémienne espagnole, son grand-père avait dit :

—Paule sera comtesse !

Mais n'était-ce pas une de ces chimères dont avait parlé tant de fois la tante Françoise ?

Et au milieu de l'éblouissement de son rêve, le doute venait tout-à-coup assombrir le tableau.

Alors, tournant et retournant sa tête sur l'oreiller, elle murmurait avec angoisse :

—S'il ne venait pas !

Dans la journée, vers deux heures, un homme ayant un panier à son bras, entra dans la maison de Pierre Rouget. Il salua et plaça sur la table son panier dont le contenu était recouvert d'une serviette blanche de fine toile.

—Monsieur Rouget, dit-il, s'adressant au vieillard, je suis au service de M. de Vaucreux.

—Ah ! fit l'ancien sergent, ouvrant ses deux oreilles.

—Et, continua le domestique, je vous apporte ce qu'il y a dans ce panier de la part de mon maître.

—Qu'y a-t-il dans ce panier ?

—Veuillez lire d'abord ce que vous écrit M. de Vaucreux, dit le messager en tendant une lettre.

Le vieillard la prit, rompit le cachet et lut :

“ Cher monsieur Rouget,

“ Vous ne chassez plus depuis bien des années et votre gendre n'a jamais été chasseur : aussi ne devez-vous pas manger souvent du gibier. Faites-moi donc l'amitié d'accepter ce que je vous envoie pour vous et votre famille.

“ Comme vous le savez, mon cher Rouget, devenu impotent, je suis encore moins ingambe que vous, et j'ai dû lâcher le fusil comme bien d'autres choses.

“ Mais j'ai chez moi, en ce moment, le fils d'un de mes amis, un jeune gentilhomme qui, nouveau Nemrod, pourrait se charger à lui seul de dépeupler nos bois et nos plaines.

“ Hier, paraît-il, on lui a parlé de vous et c'est lui, je dois l'avouer franchement, qui m'a rappelé que vous avez été un de mes bons compagnons de chasse et que, parce que vous ne chassez plus, vous ne devez pas être absolument privé du plaisir de manger du gibier.

“ Croyez, mon cher Rouget, à mes sentiments d'estime et de sympathie.

“ G. DE VAUCREUX.”

Quand l'ancien sergent releva la tête, sa fille et sa petite-fille remarquèrent qu'il avait les yeux étincelants et dans l'ensemble de sa physionomie comme un air de triomphe.

Enfin on découvrit le panier d'où l'on tira successivement quatre perdreaux, un lièvre et un caissot de chevreuil.

Le présent ne laissait rien à désirer et était digne de celui ou de ceux qui le faisaient, mais il n'y avait pas à s'y tromper, c'était plus le comte de Verdaine que M. de Vaucreux qui avait eu la pensée de l'envoi.

—Mon ami, dit Pierre Rouget au domestique en lui mettant une pièce de deux francs dans la main, vous remercieriez bien M. de Vaucreux en mon nom et au nom de tous les miens.

Le messager reprit son panier et se retira.

Alors le grand-père dit à la jeune fille :

—Tiens, Paule, lis cette lettre à haute voix.

La lecture faite on échangea des regards pleins d'interrogations.

Le vieillard était souriant. Comme la veille il dit :

—Paule, tu seras comtesse.

—Oh ! grand-père, prenez garde de vous tromper !

—C'est bien, c'est bien, nous verrons.

—Allons, se disait la jeune fille, dont le cœur débordait de joie, il viendra !

On l'attendit jusqu'au soir, le lendemain toute la journée et une partie du jour suivant.

Paule était triste, agitée, inquiète, il lui prenait des envies de pleurer. Elle se retenait, renfonçait ses larmes, étouffait ses soupirs.

Trois heures venaient de sonner ; soudain, les sabots d'un cheval se firent entendre sur la route.

Aussitôt le cœur de Paule se mit à battre violemment, ses yeux s'illuminèrent et son visage s'épanouit. Plus de trace de préoccupation, de tristesse, d'inquiétude. Elle s'était dit :

—C'est lui !

Elle ne se trompait pas. Le cheval s'arrêta devant la maison, le comte mit pied à terre lestement, et avant que Pierre Rouget ait eu le temps d'ouvrir la porte au visiteur, celui-ci avait attaché sa monture à un anneau de fer fixé dans la muraille, qui était tout de suite tombé sous ses yeux.

—Ma petite-fille nous a prévenus de votre visite, monsieur le comte, dit l'ancien soldat ; donnez-vous la peine d'entrer et soyez le bien-venu dans notre humble demeure.

Le jeune homme entra, salua Mme Pérard avec une grâce parfaite et, remarquant que Paule était toute tremblante, il se contenta de l'envelopper d'un regard ardent qu'elle sentit pénétrer au plus profond de son âme.

Pierre Rouget fit asseoir le comte pendant que Mme Pérard courait appeler son mari qui travaillait dans le jardin.

En attendant Pérard, qui ne voulait pas se présenter sans avoir fait un peu de toilette, on se mit à causer, et en dépit de son émotion, qu'elle ne parvenait pas à vaincre, Paulo dut prendre part à la conversation.

Sa voix était douce, harmonieuse, très sympathique.

Sans être instruite, la jeune fille savait assez de choses pour ne pas paraître ignorante. Elle avait des mots heureux, la répartie vive, des réflexions inattendues et très sensées. Elle apparaissait au jeune homme sous un nouvel aspect, et plus encore que près de la fontaine, il était sous le charme.

Trouvant un plaisir extrême à l'entendre, il s'ingéniait à la faire parler et, avec une grande courtoisie, l'aidait à mettre en relief tous ses avantages. En même temps, lui-même se montrait spirituel et plein d'entrain.

Il avait facilement deviné qu'il était aimé. L'attitude de la jeune fille près de la fontaine, son trouble, son embarras, ses rougeurs, certaines paroles qui lui étaient échappées l'avaient trahie.

A son tour, maintenant, le jeune homme éprouvait le même sentiment qu'il avait fait naître chez la jeune fille, et l'amour accomplissait son œuvre avec rapidité. Il avait beau se débattre, chercher à se défendre, à résister à ses impressions, la passion l'enflammait comme une meche allumée embrasée tout à coup une meule de paille.

Cependant, Jacques Pérard endimanché fit enfin son entrée. Pierre Rouget présenta son gendre et, après quelques paroles échangées, on offrit au visiteur de se rafraîchir.

—Un verre de vieux Beaune, monsieur le comte, dit l'ancien sous-officier.

—Soit, monsieur, j'accepte.

Et pendant que Pérard descendait à la cave et que Paule alerte, gracieuse et avec une simplicité charmante préparait un verre sur une assiette et des biscuits sur une autre, le jeune homme se mit à examiner la pièce où il se trouvait.

Propre et bien tenue, il y régnait, grâce au bon goût de la jeune fille, un air d'élégance relative et de bien-être qui frappa le comte.

Sur une crédence de vieux chêne étaient rangés des assiettes aux couleurs vives, des vases d'étain et de cuivre brillants comme des soleils. Au-dessus, un trophée d'armes où le sabre d'honneur décerné à Rouget tenait la première place. A droite, sous verre, dans un cadre de bois noir, le brevet de cavalier de la Légion d'honneur. A gauche, également encadré, le brevet de prévôt d'armes de l'ancien sergent.

Sur la vaste cheminée, des flambeaux de cuivre reluisants et un vase de vieille faïence contenant des fleurs. D'autres fleurs étaient placées sur la tablette d'un bahut style Louis XV.

Au-dessus du bahut, on voyait un miroir enchâssé dans un grand cadre de chêne sculpté. Puis, en face de la crédence, une horloge ancienne était posée sur une console.

Une table carrée autour de laquelle on s'asseyait pour prendre les repas occupait le milieu de la salle.

C'est sur cette table que la jeune fille avait apporté les biscuits, le verre et une assiette destinés au comte et deux autres verres pour son grand-père et son père, simplement posés sur la toile cirée.

Pérard reparut, remit la bouteille à son beau-père qui la déboucha et versa dans les verres. Cela fait, il prit son verre et dit :

—A votre santé, monsieur le comte, et merci de l'honneur que vous nous faites.

—A la vôtre, cher monsieur, et merci de votre cordial accueil.

Comme le vieillard allait porter son verre à ses lèvres, le jeune homme l'arrêta.

—Un instant, messieurs, dit-il ; est-ce que l'on ne trinque plus en Bourgogne ?

—Si, vraiment, monsieur le comte, mais nous n'osions pas.

—Et pourquoi, s'il vous plaît ?

—Vous êtes noble et nous sommes des paysans.

—Que me dites-vous-là ? s'écria M. de Verdaine presque fâché ; est-ce que le cœur qui bat dans la poitrine d'un paysan est un organe différent du cœur qui bat dans la poitrine d'un noble ? Ah ! monsieur Rouget, ce ruban, signe de l'honneur, accordé au dévouement, aux belles actions, récompense des services rendus à la patrie, vaut quelquefois mieux, croyez-le, qu'un titre de noblesse !

Allons, messieurs, trinquons et buvons au bonheur de mademoiselle Paule.

Ces paroles furent suivies du choc des verres.

La mère et la fille étaient radieuses.

Le jeune homme resta encore quelques instants, puis se leva pour prendre congé.

—Mesdames et messieurs, dit-il avec un accent plein de séduction, je vous remercie une fois encore de votre gracieux et cordial accueil, et en vous quittant je vous demande la permission de revenir.

—Ce sera toujours avec le plus grand plaisir que nous recevrons monsieur le comte, répondit Mme Pérard.

—Merci, madame.

On se serra la main. Celle de Paule et celle du jeune homme tremblèrent pendant que leurs regards se croisaient.

On reconduisit le visiteur jusque dans la rue ; il se mit en selle, salua de la main une dernière fois et partit au trot.

X

MAXIME DE VERDRAINE

Le comte Maxime de Verdaine était le dernier descendant d'une famille de l'Isère qui avait émigré et n'était revenu en France qu'après la Restauration.

Son père et sa mère étaient morts avant qu'il eût achevé ses études et complété son éducation ; il ne lui restait que son grand-père paternel et sa grand-mère maternelle.

Comme il arrive toujours, les deux grands-parents avaient voué à leur petit-fils une tendresse qui ressemblait à un culte. Les deux vieillards s'étaient unis pour faire au jeune comte une existence fleurie, brillante, rêvant pour lui un mariage superbe.

Le jeune homme grandit au milieu des caresses et du luxe, et rien n'était plus touchant que de voir les deux vieillards s'entendre pour écarter du chemin de leur Benjamin tous les obstacles, tous les ennuis, jusqu'aux plus petites ronces.

On les blâmait bien un peu de cette espèce de fétichisme, mais quand on voyait le jeune comte, on était tout disposé à excuser cette tendresse, si excessive qu'elle fût.

C'est qu'il était vraiment séduisant, le comte Maxime de Verdaine.

Ses défauts, et Dieu sait s'il en avait, étaient même, aux yeux des femmes surtout, autant d'attraits de plus.

Il était galant, entreprenant, passionné, prompt à s'enflammer, inconstant et sceptique.

Un homme ainsi doué va vite et loin dans les boudoirs.

Ajoutons que Maxime était un grand danseur et un beau joueur ; il était de plus bon musicien, et très habile dans les exercices du corps. Viveur élégant, il était l'âme de toutes les réunions joyeuses.

Aussi que de bonnes fortunes bien qu'il n'eût pas encore vingt-huit ans !

Sa fortune personnelle, en raison de ses goûts et du train qu'il menait, était médiocre ; mais les grands-parents étaient là, et c'était à qui, de la grand-mère et du grand-père lui donnerait le plus, afin qu'il pût faire bonne figure à Paris, lorsqu'il y allait, et à Grenoble où habitaient les deux vieillards.

Nous croyons inutile de dire que Maxime usait largement et même abusait de la générosité de ses grands-parents.

—Prends garde, lui disait parfois sa grand-mère en essayant de le gronder, prends garde, je finirai par dire non !

—Vous, allons donc ! vous ne connaissez pas ce mot-là grand-maman.

— C'est possible, mais tu me forceras à l'apprendre.

— Alors grand-papa dira deux fois oui.

Parbleu, il te gâte à ce point, ton grand-père, que c'en est scandaleux ; il n'a pas la moindre énergie, ce pauvre marquis.

— Tandis que vous, grand-mère, vous êtes un roc pour la fermeté.

— Ah ! tu me railles, vaurien, mais ne t'y fie pas !

Le grand-père, de son côté, prenait de temps à autre ses grands airs et disait :

— Monsieur mon petit-fils, vous me ruinez !

— Moi, grand-papa ! Mais je comprends, tu dis cela pour faire plaisir à ma grand-mère.

— D'abord, monsieur, quand je suis fâché je vous défends de me tutoyer.

— Est-ce que tu veux que je t'appelle monsieur le marquis ?

— Pourquoi pas ?... Où serait le mal, si vous me respectiez un peu plus ?

— Je crois, bon papa, que tu m'aimerais un peu moins.

Et Maxime embrassait son grand-père comme il avait embrassé sa grand-mère. Et la gronderie se terminait toujours par quelque chose comme ceci :

— Allons, tiens, prends, et surtout ne le dis pas à la baronne, elle croirait que je manque d'énergie.

Il est vrai que la vieille baronne, elle aussi, avait dit :

— Tiens, prends, mauvais sujet, mais n'en parle pas au marquis, il se moquerait de moi.

Et Maxime prenait, prenait des deux mains.

Cependant les grands-parents, qui avançaient en âge, trouvaient que l'heure du mariage était venue pour l'héritier des Verdaine.

— Vois-tu, mon enfant, disaient-ils, un homme de ton rang doit perpétuer son nom.

— C'est bien mon intention.

— A la bonne heure.

— Soyez tranquilles, vous aurez des arrière-petits-enfants !

— Nous y comptons ; mais il faut se hâter ; nous sommes vieux, bien vieux, et nous n'avons plus guère le temps d'attendre.

— Bast ! répondait Maxime, vous vivrez l'un et l'autre jusqu'à cent ans !

— Admettons cela, si tu veux ; mais nous ne devons pas nous fier à la santé dont nous jouissons, les plus vieux arbres sont souvent ceux que la foudre frappe le plus volontiers.

Maxime souriait, embrassait les deux bons vieux, et retournait à ses plaisirs.

Cependant à la suite d'une indisposition assez grave de la baronne, il fut convenu que l'on s'occuperait sérieusement de l'établissement du jeune comte.

Oh ! il n'était pas exigeant, le séduisant gentilhomme ; pourvu qu'on lui trouvât une femme jeune, noble, riche et belle, avec beaucoup de qualités et de vertus, il passait volontiers acquiescement pour le reste.

Mais ces arrangements n'avaient rien changé à la vie du jeune homme, il s'amusa de plus belle, bien que ces grands-parents lui prêchassent la sagesse.

— Tu as été heureux jusqu'à ce jour, lui disait le marquis ; tu n'as encore joué que la comédie de l'amour, prends garde au drame !

— Sois tranquille, grand-père, je connais le monde et sais ce que c'est que la vie.

Le drame ne devait pas se faire attendre.

Un matin le *Courrier de l'Isère* publiait le récit suivant :

UN DRAME CONJUGAL

« Notre ville vient d'être le théâtre d'une véritable tragédie, avec son prologue amoureux et son dénouement terrible et sanglant.

« On sait que l'hôtel Miramar est devenu depuis quelques années la résidence de M. de Reybole et de sa jeune femme, la *Belle Arlésienne*, comme on l'appelait dans les salons.

« M. de Reybole avait soixante-cinq ans et sa femme à peine trente. Malgré la disproportion des âges, l'union avait été heureuse.

« M. de Reybole était un grand vieillard jouissant d'une santé robuste, ayant toujours eu une vie austère. Lors de son mariage, il portait ses cinquante-cinq ans avec une vigueur telle qu'il pouvait facilement cacher deux lustres.

« Il avait perdu sa première femme à la suite d'une longue et douloureuse maladie qui avait duré quinze années.

« Bien qu'il n'eût pas d'enfant, M. de Reybole avait juré de ne pas se remarier ; mais il avait compté sans l'amour. Son second mariage fut, en effet, un véritable mariage d'amour.

« Il avait rencontré Mlle Claire de Brachey dans le monde. Elle avait vingt ans et était orpheline. Elle vivait chez son tuteur, M. de Gabron, que cette tutelle embarrassait fort, car il n'avait que trente-deux ans, ce qui rendait la situation fort délicate.

« La fortune de l'orpheline était modeste, celle de M. de Reybole très grande ; de plus M. de Reybole jouissait d'une réputation exceptionnelle pour son savoir, sa générosité et la dignité de sa vie...

« On avait cru d'abord que Mlle de Brachey deviendrait Mme de Gabron, et peut-être la jeune fille avait-elle conçu cette espérance ; mais on apprit un jour que le jeune tuteur avait porté ses vues ailleurs et qu'il n'attendait que le mariage de sa pupille pour se marier lui-même.

« Alors, tout en se disant qu'il commettait une folie, mais ne pouvant résister à la passion que Mlle de Brachey lui avait inspirée, M. de Reybole se présenta.

« Soit dépit, soit ambition, il fut agréé...

« Comme nous l'avons dit, les premières années de cette union furent heureuses. Le mari conduisait sa jeune femme à toutes les fêtes dont elle était la reine ; lui-même ouvrit son salon, tout fier de faire montre de son bonheur.

Malheureusement la maladie vint s'abattre sur le vieil époux qui, en quelques mois, se courba, perdit une partie de son intelligence et devint quinteux et jaloux.

« Mme de Reybole, dont la conduite avait toujours été exemplaire, remplit d'abord son rôle de garde-malade avec dévouement ; mais peu à peu, son goût pour le plaisir se réveilla, et tout en entourant son mari d'égards, elle redevenit mondaine, et son hôtel fut de nouveau le rendez-vous de la jeunesse élégante de Grenoble.

« L'été on allait s'installer à quelques lieues de la ville, non loin de Saint-Martin d'Uriage, dans une fort belle propriété.

« A une lieue du domaine de M. de Reybole, il existe une ferme appartenant au comte Maxime de Verdaine, jeune gentilhomme cité pour son élégance et ses succès dans le monde.

« Que se passa-t-il ? Nous ne saurions le dire. Mais bientôt M. de Verdaine, qui n'avait été précédemment qu'un visiteur assez rare chez M. de Reybole, devint tout à coup l'hôte assidu et familier du château.

« Il arriva ce qui était à prévoir d'un mari jaloux : les assiduités du jeune homme portèrent ombrage à M. de Reybole et il demanda à la femme de ne plus le recevoir.

« Ceci se passait il y a un mois, lors du retour des deux époux à Grenoble.

« Le comte prévenu, se montra plus circonspect ; mais il n'en fut pas de même de Mme de Reybole, qui finit par se compromettre en allant rendre de trop fréquentes visites à son voisin de campagne.

« Ces visites n'étaient un secret pour personne, excepté pour le mari qui, cloué sur son fauteuil ou dans son lit, avait cru pouvoir laisser toute liberté à sa femme.

« Celle-ci se croyait en toute sécurité ; mais elle avait compté sans ses bonnes amies.

« Des lettres anonymes arrivèrent au mari, les unes discrètes, les autres plus explicites. Tout d'abord, M. de Reybole

cria à la calomnie ; néanmoins il se rappela ce proverbe : Il n'y a pas de fumée sans feu !

“ Il fit épier sa femme, fouilla les tiroirs de l'imprudente et acquit la certitude qu'il était trompé.

“ Une explication eut-elle lieu entre les deux époux ? Cela est possible, probable même, à en croire les indiscretions des domestiques.

“ Dans ces derniers temps, Mme de Reybole avait pris l'habitude de s'enfermer dans sa chambre, se plaignant des emportements de son mari, qu'elle déclarait atteint d'un commencement de folie.

“ Avant-hier soir, Mme de Reybole rentra comme d'habitude à l'heure du diner, et après le repas se retira dans sa chambre.

“ Au dire des domestiques, le mari et la femme paraissaient très calmes. M. de Reybole, qui souffrait moins que les jours précédents, avait pu marcher dans son appartement sans le secours de Lucien, son valet de chambre, et en s'appuyant sur sa canne.

“ Cette canne est un fort bambou qui recèle une courte lame d'acier triangulaire.

“ Vers dix heures du soir, M. de Reybole se fit déshabiller par son domestique, qui le laissa très tranquille.

“ Or, hier matin, entrant chez son maître à l'heure habituelle, le valet de chambre fut tout étonné de trouver le lit vide, bien qu'une partie des vêtements fussent restés sur le siège où ils avaient été déposés la veille.

“ Cette disparition causa un véritable effroi au serviteur, qui appela immédiatement les autres domestiques.

“ Tout naturellement, on courut d'abord chez Mme de Reybole, dont l'appartement était séparé de celui de son mari par le salon, le boudoir et la salle à manger. La porte de la chambre était close, ce qui, d'abord, ne surprit point. On frappa plus fort et on appela. Rien. Aucun bruit à l'intérieur de la pièce. Pourquoi ce silence ? Cela devenait effrayant.

“ La femme de chambre songea au cabinet de toilette, qui avait une issue sur un couloir de dégagement. Elle y courut. La communication était ouverte, elle pénétra dans la chambre qui était dans l'obscurité, Mme de Reybole faisant toujours fermer les volets et tirer les rideaux avant de se coucher.

“ La femme de chambre appela de nouveau. Même silence.

“ Alors elle ouvrit une fenêtre et les volets de cette fenêtre.

“ Un spectacle horrible, épouvantable, s'offrit à ses yeux.

“ Sur le lit, souillé de sang, la jeune femme était étendue, la gorge nue et ayant au cœur une blessure autour de laquelle le sang s'était figé. La tête était livide et le corps froid.

“ Sur le tapis, M. de Reybole gisait, à demi vêtu, la poitrine traversée par un poignard resté dans la plaie.

“ La femme de chambre se mit à pousser des cris effroyables, se précipita sur la porte de la chambre dont elle tira le verrou et qu'elle ouvrit.

“ Aussitôt tous les serviteurs entrèrent et joignirent leurs lamentations et leurs cris à ceux de la camériste, qui était véritablement folle de terreur et de douleur.

“ Sur la poitrine de Mme de Reybole, placée entre ses deux seins, il y avait une lettre. Cette lettre, signée Maxime, était la preuve manifeste des relations qui existaient entre le jeune homme et la jeune femme.

“ Sur un siège se trouvait la canne qui servait de gaine au poignard.”

Ce récit se terminait par la phrase consacrée :

“ La justice a commencé son enquête.”

.....
L'enquête était toute faite, rien que par l'examen des lieux, des cadavres et des objets.

Par une force de volonté extraordinaire, le mari avait pu se traîner sans bruit jusqu'à la chambre à coucher de sa femme, en passant par le cabinet de toilette. Arrivé près du lit il avait frappé d'une main sûre la malheureuse pendant son sommeil.

Pour expliquer et justifier son crime, M. de Reybole avait percé de son poignard la lettre révélatrice, et s'était tué ensuite.

Comment Mme de Reybole ne s'était-elle pas réveillée au bruit des pas de son mari et n'avait-elle pas lutté contre son meurtrier ? Voilà ce que l'on ne pouvait expliquer autrement que par l'emploi d'un narcotique administré furtivement à la victime, soit dans ses aliments, soit dans la tasse de thé qu'elle prenait chaque soir.

Comme bien on pense, l'événement eut un immense retentissement.

Tout naturellement Maxime de Verdraine fut interrogé par les magistrats. Bien qu'il fût reconnu que sa liaison avec la belle Arlésienne avait été la cause directe du terrible drame, il ne fut pas inquiété, il ne pouvait pas l'être. Mais le scandale était trop grand pour que le jeune homme bravât l'opinion publique en demeurant à Grenoble. Il ne fallait plus aussi que ses grands-parents songeassent à le marier dans le pays, au moins avant qu'un assez long temps se fût écoulé.

Le grand-père et la grand-mère étaient effrayés de tout le bruit qui se faisait autour de ce drame intime, et peut-être plus désolés encore de la conduite de leur petit-fils.

Ils décidèrent facilement le comte à s'éloigner. Il voyagerait jusqu'au moment où l'apaisement, sinon l'oubli, se serait fait sur cette tragédie.

Maxime parti, profondément affecté, sans doute, mais ne se croyant nullement responsable de la mort de Mme et de M. de Reybole.

Le drame conjugal occupa l'attention publique pendant quelque temps et le nom du comte Maxime était sur toutes les lèvres, aussi bien dans la mansarde que dans le salon. Enfin, peu à peu, le bruit se calma, et il ne fut plus question de la mort tragique des époux Reybole que de loin en loin, quand quelque femme un peu évaporée faisait trop parler d'elle.

—Qu'elle prenne garde, disait-on, tout cela pourrait bien finir comme pour la belle Arlésienne.

Quand revint la saison des soirées et des bals, l'absence de Maxime fut regrettée par plus d'une maîtresse de maison, et l'on se demandait pourquoi il prolongeait son exil.

—Après tout, disaient les indulgents, ce n'est pas sa faute. Sans doute, c'est là un grand malheur, mais la belle Arlésienne n'avait qu'à se mieux défendre.

—Mais s'est-elle seulement défendue ?

—On peut dire que non et même que c'est elle qui a attaqué.

—Elle était si coquette !

—D'ailleurs le comte de Verdraine n'était peut-être pas le premier.

On savait que le marquis et la baronne désiraient vivement marier le mauvais sujet, et plus d'une mère n'aurait pas demandé mieux que de lui donner sa fille. N'était-il pas fait pour plaire ? Sans compter qu'il serait un jour immensément riche.

Quelques-uns hochaient la tête, en murmurant :

—Le comte de Verdraine un beau parti, c'est vrai ; mais quels antécédents !

A cela d'autres répliquaient :

—Il s'est certainement corrigé ; d'ailleurs on sait que ces grands séducteurs font d'excellents maris... Eh ! mon Dieu, ne faut-il pas que jeunesse se passe ? Il est toujours bon qu'un homme ait vécu, connaisse la vie avant de se marier.

Comme on le voit, Maxime était assez vite rentré en grâce. Pendant ce temps, le jeune homme parcourait l'Angleterre où, nous pouvons le dire, il ne se plaisait guère.

On ne s'amuse pas en Angleterre, le pays du spleen par excellence.

Au bout d'une année, il se hasarda à revenir au château de Verdraine, à six lieues de Grenoble. Son grand-père et sa grand-mère s'y trouvaient ; car la vieille baronne, inséparable du marquis, passait chaque année les mois de la belle saison à Verdraine.

M. de Vaucroux était alors l'hôte du marquis, et nous savons qu'il avait invité le jeune comte à le venir voir en Bourgogne, ce que celui-ci avait promis.

Le marquis et la baronne, n'y voyant plus aucun inconvénient, auraient voulu garder Maxime près d'eux ; mais le comte s'était mis en tête de faire un nouveau voyage, en Espagne, cette fois, afin de se dédommager des jours tristes et sombres passés en Angleterre.

Il se remit en route, visita l'Espagne et le Portugal, puis rentra en France après une seconde absence de huit mois. Mais il ne s'arrêta que quarante-huit heures à Grenoble, le temps d'embrasser ses grands-parents et de faire lester son portefeuille devenu léger.

Il était alors venu faire à M. de Vaucroux la visite qu'il lui avait promise et avait de nouveau promis de revenir à la Chamelle au mois de septembre de la même année.

Maintenant, nos lecteurs connaissent le comte Maxime de Verdraine.

Voilà l'homme dont la belle Paule s'était follement éprise et à qui elle désirait ardemment unir sa destinée, en se berçant dans des rêves de grandeur et de bonheur.

XI

LA BOSSUE

Le lendemain de sa visite à la belle Paule et sa famille, le comte de Verdraine revenait de la chasse au bois, un peu avant midi, accompagné de deux autres chasseurs, jeunes gens à peu près de son âge, que M. de Vaucroux avait invités pour tenir compagnie à son hôte.

Maxime s'étant arrêté pour écouter le rapport d'un garde au sujet d'un sanglier, vieux solitaire auquel on devait donner la chasse le lendemain, ses compagnons étaient rentrés au château les premiers avec les chiens courants.

Comme le comte s'éloignait du garde, après lui avoir donné ses ordres pour la prochaine chasse, une jeune fille difforme et sordidement vêtue s'approcha de lui, tendant la main.

— Mon bon monsieur, dit elle d'une voix humble et dolente, ayez pitié, s'il vous plaît.

Cette mendiante était Mélie la Bossue. La méchante fille ne se bornait pas à implorer la pitié des habitants de la commune, elle exerçait aussi son métier de mendiante et de vagabonde dans les villages voisins de Saint-Amand et même sur les routes et les chemins.

Ainsi s'expliquait sa présence aux abords du château de la Chamelle où, chaque fois qu'elle y passait, on lui donnait une aumône.

Maxime jeta un regard de pitié sur la cagneuse, ouvrit son porte-monnaie et mit dans la main tendue vers lui une pièce de deux francs.

— Oh ! merci bien, monsieur le comte ; vous êtes compatissant, vous avez pitié des malheureux, ça vous portera bonheur.

Le jeune homme n'avait pu réprimer un mouvement de surprise.

— Vous ne connaissez donc, que vous m'appellez monsieur le comte ? dit-il.

— Mais oui, monsieur le comte, je vous connais.

— Où m'avez-vous vu ?

— C'est la troisième fois, aujourd'hui, que je vous vois, monsieur le comte de Verdraine.

— Ah !

— Je suis de Saint-Amand-les-Vignes, monsieur le comte, j'ai vu hier monsieur le comte comme il montait à cheval sortant de la maison du vieux père Rouget.

— Ainsi n'est-ce pas le jeune homme, on sait déjà à Saint-Amand-les-Vignes que je m'appelle le comte de Verdraine.

— Mon Dieu oui, monsieur le comte, dans nos pays, voyez-vous, on sait tout de suite les choses.

— Il faut croire que les murs y ont des oreilles.

— Des oreilles, monsieur le comte, répondit malicieusement Mélie, il y en a quelquefois dans les buissons.

— Hein, que voulez-vous dire ?

— Il paraît, monsieur le comte, qu'on vous a vu l'autre jour près de la fontaine de Saint-Amand et qu'on vous a entendu causer avec Fanchon la Princesse.

— Qu'est-ce que c'est que ce nom-là ? fit le comte étonné.

— Mais c'est celui de la petite fille au père Rouget.

— Je croyais que Mlle Pérard s'appelait Paule.

— Oui, oui la belle Paule, monsieur le comte, mais Fanchon aussi ; à Saint-Amand tout le monde l'appelle Fanchon, Fanchon la Princesse.

— Je comprends qu'on appelle Mlle Paule Fanchon : c'est un nom familier que l'on donne au village à des jeunes filles ; mais pourquoi "la Princesse" ?

— Pourquoi ? Mais à cause de son air, de ses manières.

— Ah ! Et quel air lui trouve-t-on ?

— Celui d'une grande dame, ça.

— C'est vrai, pensa Maxime.

— Ces airs-là, voyez vous, monsieur le comte, ça ne va pas à une paysanne, à une vigneronne.

— Ils vont à la grâce et à la beauté : Mlle Paule Pérard est jolie.

— Ça, c'est vrai... Oh ! elle le sait bien, allez.

— Parbleu ! Quelle est la jeune fille qui ne sait pas cela !

— Oui, monsieur le comte ; mais voilà, Fanchon le sait trop.

Le jeune homme ne put s'empêcher de sourire.

La bossue, nous l'avons dit, nous l'avons vu, était mauvaise, et sa jalousie et sa haine contre Paule avaient pris des proportions extraordinaires ; elle brûlait du désir de dire du mal de la jeune fille ; mais elle sentait, devinait jusqu'à quel point le jeune homme s'intéressait déjà à Mlle Pérard et elle hésitait à la frapper des traits de son esprit caustique et méchant.

— Le vieux père Rouget, sa fille et son gendre ont tout l'air d'être de bien braves gens, reprit M. de Verdraine, qui ne demandait qu'à faire jaser la mendicante.

— Oh ! ça oui, monsieur le comte, répondit Mélie, ce sont de bien braves gens, le vieux surtout ; il a été soldat, il avait un grade et il a gagné la croix.

— Sont ils riches ?

— Riches, non ; mais pour des paysans ils sont à leur aise.

— Quel âge a Mlle Pérard ?

— Elle vient d'entrer dans sa dix-huitième année.

— A ce que j'ai pu voir, elle est bonne et elle a du cœur.

— Peut-être bien. Mais elle est vaniteuse et coquette.

— Voyez-vous ça !

— Elle a su enjôler tous les garçons.

— En vérité !

— Tous, monsieur le comte ; au bal, il n'y en a que pour elle, c'est une accapareuse.

Le comte se mit à rire.

— Mais, reprit-il, on n'a rien à dire sur sa conduite, elle est honnête, sage ?

— Ça, je ne sais pas !

— Comment, vous ne savez pas ?

— Ma foi, monsieur, quand une jeunesse faute, elle ne le crie pas sur les toits.

— Non, mais au village, tout le monde finit bientôt par le savoir.

— Des fois !

— Voyons, est-ce que vous supposez que Mlle Pérard a fauté, comme vous dites ?

— Je ne suppose rien, je dis seulement qu'on ne sait pas toujours les choses.

Le jeune homme commençait à s'apercevoir que la petite bossue n'était pas la bienveillance même.

— Mademoiselle Paule, dit-il, étant une grande enjôleuse à qui tous les garçons font la cour, elle a dû être déjà demandée en mariage plusieurs fois ?

— Plus de dix fois, et par les plus riches encore.

— Eh bien ?

—Eh bien, Fanchon la Princesse ne vout pas d'un paysan, elle est trop fière.

Le comte ébaucha un nouveau sourire.

—Ainsi, fit-il, elle n'a eu jusqu'à présent de préférence pour aucun jeune homme !

—Oh ! si ! oh ! si !

—Ah ! ah ! j'en étais sûr... Allons, racontez-moi cela.

—Il n'y a rien à raconter, mais tout de même on a bien cru à Saint-Amand qu'elle se marierait avec Etienne Denizot.

—Qu'est-ce qu'il est, cet Etienne Denizot ?

—Un paysan, monsieur le comte, un cultivateur ; mais il est le plus beau garçon du village et aussi le meilleur... Il est honnête et rangé et fort et travailleur.

La bossue avait prononcé l'éloge du jeune paysan avec un chaleur, une animation, qui frappa Maxime. Il était fixé. La pauvre aimait Etienne et était jalouse de Paule.

C'était vrai.

Mélie, être difforme, fille laide, méchante, vicieuse, aimait Etienne Denizot. Elle l'aimait avec rage, avec désespoir, et c'était cet amour qui avait donné naissance à sa haine farouche, implacable, contre la belle Paule que le jeune paysan adorait.

—M. Etienne Denizot a-t-il demandé Mlle Perard en mariage ? interrogea le comte.

—S'il l'a demandée ? Je le crois bien !... Tout le monde aurait voulu ce mariage, surtout la tante Françoise.

—Qui est-ce, cette tante Françoise ?

—Elle est morte ; c'était la grand'tante et la marraine de Fanchon.

—Et elle voulait ce mariage ?

—Je le crois bien !

—Pourquoi ?

—Dame, je ne sais pas bien.

—Est-ce que M. Etienne Denizot est riche ?

—C'est un des plus riches de Saint-Amand.

—Voilà la raison.

—Peut-être, mais il y a autre chose ; Etienne avait sauvé la vie à la vieille Françoise.

—Comment cela ?

—Dans un incendie.

—Ah ! dans cet incendie qui a détruit la maison des parents de Mlle Paule ?

—Oui.

—Mais c'est donc un brave que M. Etienne ?

—Oh ! oui, allez, monsieur le comte, c'est un brave, aussi tout le monde l'aime.

—Même Mlle Paule Pérard.

—Oh ! elle, pas tant que ça !

—Ah !

—Si elle l'aimait comme il mérite de l'être, elle ne l'aurait pas refusé.

—Ainsi M. Etienne Denizot a été refusé ?

—Tout net.

—Elle est donc bien difficile, Mlle Paule ?

—Fanchon la Princesse est une mijaurée, une orgueilleuse ; ça se croit cent fois plus que ça n'est. Ça ne veut pas être la femme d'un paysan !

—Vraiment ?

—Mon Dieu oui ; tenez, c'est un homme comme vous qu'elle voudrait ; un homme riche, noble, un comte... Oh ! l'orgueilleuse, comme elle serait fière de s'appeler comtesse !

—Mais déjà on l'appelle princesse.

—Oui, mais en se moquant. Il faut vous dire qu'il y a une prédiction.

—Une prédiction !

—Oui, monsieur, il paraît que dans le temps une sorcière espagnole a prédit au père Rouget que sa petite-fille deviendrait une grande dame.

—Voilà qui est étrange ! murmura le jeune homme.

Il reprit à haute voix :

—Je vous remercie des renseignements que vous avez bien

voulu me donner ; je m'intéresse beaucoup à M. Etienne Denizot, qui est un brave et charmant garçon, et comme vous je regrette que Mlle Paule ne veuille pas de lui pour mari.

—Mais je ne regrette pas ça, monsieur, répliqua vivement Mélie.

—Prenez garde, dit le comte en souriant, vous allez me faire croire que vous aimez M. Etienne, le meilleur et le plus beau garçon de Saint-Amand.

La pauvre disgraciée rougit jusqu'aux oreilles.

—Oh ! moi, fit-elle avec une profonde amertume, je n'ai pas le droit d'aimer et encore moins celui de me marier !

—Tout le monde a le droit d'aimer.

—Vous croyez cela parce que vous êtes beau ; mais si vous étiez laid, affreux comme moi, vous verriez.

Il y avait tant d'apreté douloureuse dans ces paroles que M. de Verdaine n'osa pas y répondre.

Il donna encore quelques pièces de monnaie à la mendicante et la quitta.

La cloche du château sonnait le dîner.

Mélie s'assit au bord de la route pour compter son argent.

Le comte lui avait donné quatre francs et douze sous. Jamais elle n'avait possédé une pareille somme.

—Il est riche et généreux, murmura-t-elle, bien sûr il pense à Fanchon, elle est si belle !... Ça serait drôle tout de même s'il l'épousait !... Comtesse, elle serait comtesse ! Non, ajouta-t-elle d'une voix sourde, je ne veux pas !...

Une pensée la fit tressaillir et elle reprit ;

—Pourtant, si elle épousait un comte, elle s'en irait de Saint-Amand et ça serait fini, Etienne ne penserait plus à elle.

Dans un accès de colère elle montra le poing au ciel, puis se mit à sangloter en murmurant :

—Laide, bossue, horrible, je ne peux inspirer que la répulsion et le dégoût !

Cette douleur était navrante et bien digne d'un sentiment de commisération pour la créature qu'elle torturait, si perverse qu'elle fût.

Oui, elle était perverse, Mélie la bossue, elle était perverse par nature, cette malheureuse déshéritée ; mais nous devons dire que ses instincts mauvais avaient été entretenus, développés et poussés à l'extrême par ceux-là même contre qui elle les exerçait.

Née d'un amour de passage d'une fille pauvre et d'un valet, elle avait été abandonnée à la charité publique, à cause de sa laideur.

Elle avait grandi n'entendant autour d'elle que des sarcasmes ; on l'avait constamment accablée d'outrages. Sa première enfance, cet âge qui devrait être sacré pour les plus cruels et les plus éhontés, n'avait même pas été respectée.

Pour elle, jamais une caresse, jamais un mot de pitié, elle avait subi tous les mauvais traitements qu'on inflige à un chien galeux.

Elle avait enduré la faim et la soif ; le froid l'avait engourdi sur les grands chemins ; souvent elle avait dû chercher sur des tas d'ordures de quoi apaiser sa faim.

Quand, par hasard, une âme charitable lui donnait sur du pain un morceau de viande ou de lard, il se trouvait toujours un mendiant plus fort qu'elle ou un enfant pour le lui arracher.

Les garnements du pays s'étaient plu à souiller son âme. Elle n'ignorait rien du vice. A elle on avait enseigné la haine du bien et du beau comme aux autres enfants on enseigne la haine du mal et du laid.

Quand, privée de toutes choses, elle avait ressenti le besoin d'aimer, quand la femme s'était réveillée en elle et qu'elle s'était vue un objet d'horreur pour tous, elle avait été prise d'un désespoir furieux.

Bien des fois, cachée dans quelque coin, elle avait assisté à des rendez-vous d'amour. Bien des fois elle avait entendu des discours amoureux. Et lorsqu'elle voyait des lèvres se toucher dans un baiser, elle se disait amèrement :

—Moi, je ne saurai jamais ce que c'est qu'un baiser ! Jamais une parole d'amour ne sera chuchotée à mon oreille !

Oh ! dans ces moments-là, elle aurait voulu, comme Polyphème assistant aux amours d'Acis et de Galathée, écraser ceux qui, sans l'en douter, lui donnaient le spectacle de leur bonheur.

On parle des tortures de l'enfer ; nous ignorons ce qu'elles peuvent être ; mais celle qu'endurait alors la pauvre bossue, était certainement aussi horrible.

Un seul être humain lui avait témoigné de l'intérêt, de la pitié.

C'était Etienne Denizot.

Un soir d'hiver,—elle avait alors quinze ans,—des misérables à demi ivres s'étaient acharnés après elle, la huant, la poursuivant de leurs paroles ordurières. Et comme elle avait voulu répondre aux injures par des injures, aux mauvais traitements par une révolte, lançant une pierre aux lâches qui la brutalisaient, ils s'étaient rués sur elle, l'avaient dépouillée de ses haillons et se mettaient en devoir de la fouetter.

Mais, tout à coup, Etienne Denizot était arrivé sur le lieu de la scène, avait pris la défense de la malheureuse et mis en fuite ses agresseurs. Puis il l'avait aidé à se revêtir, l'avait emmenée chez sa mère, l'avait fait manger, l'avait consolée de son malheur.

A partir de ce jour, Etienne était devenu pour la bossue un dieu, et peu à peu un amour immense, farouche, tant il était exclusif, avait envahi tout son être.

Mais Etienne aimait la belle Paule, cette Fanchon la Princesse qui faisait tourner toutes les têtes, et Mélie avait senti la jalousie la mordre cruellement au cœur.

Quelle dérision !

L'affreuse bossue, la pauvre mendiante jalouse de la belle Paule !

C'était de son amour insensé pour Etienne qu'était sortie sa haine implacable pour la belle jeune fille.

Alors, s'abandonnant complètement à tous ses mauvais penchants, elle n'avait plus eu que des pensées mauvaises et criminelles.

Elle avait maudit les hommes, blasphémé Dieu et constamment roulé dans sa tête de sinistres projets.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

LA DEUXIÈME PARTIE A POUR TITRE :

LA DEMANDE EN MARIAGE

OCCASION LES DERNIERS OCCASION
VOLUMES I

Nous offrons en vente les derniers volumes qui nous restent en mains et qui ne peuvent plus être trouvés en librairie.

LE REMORDS D'UN ANGE	15c.
AMOUR ET CRIME, 1er vol.	15c.
LA HAINE 2e vol.	15c.
LES ORPHELINES	15c.
LE CHOLÉRA	5c.
LE TRAITÉ DU CHEVAL	5c.
TROIS ANS EN CANADA	25c.
PORTRAITS DES PATRIOTES DE 37-38	25c.

Profitez de l'occasion, les derniers volumes s'envolent rapidement.
S'adresser à

POIRIER, BESSETTE & C^{IE}
1540 Rue Notre-Dame, Montréal

Envoies franco dans tous les bureaux de poste.

—MAISON— AU BON MARCHÉ Alphonse Valiquette

Notre Vente à BON MARCHÉ de la mi-été commencera LUNDI prochain

Et d'après les grandes réductions que nous avons faites sur toutes nos marchandises, nous pouvons garantir l'accomplissement de toutes les promesses faites dans nos annonces.

Nous mentionnerons quelques-unes des marchandises et quelques-uns des prix pour vous donner un aperçu de ce que vous trouverez à chaque comptoir.

Soeursuokers, 2 1/2 c la vergo en montant. Indiennes, belles couleurs, 8c la vergo, valant 10c. Gingham écossais, 5c. Skirting à jupes, 7c. Tollo à Essuimains, 6c et plus. Tollo de table, pure, 15c la vergo. Chambrays, toutes nuances, 15c valant 25c. Mousselines imprimées, patrons choisis, bolles couleurs, 20 verges pour \$1.00.

Etoffes à Robes, toutes réduites : une ligne à 4c la vergo, une bonne qualité, 5c la vergo, et tout laine, à 10c, valant le double du prix. Aussi un lot (Job) de Grenadine noire, à 10c la vergo, valant 25c.

Cachemires noirs, tout laine

Valeurs spéciales à 15c, valant 60c ; à 50c valant 70c ; à 55c valant 80c. Cachemires de couleur, marchés extra : 25c valant 35c ; 45c valant 65c ; 50c valant 80c.

TRES BONNES SOIES NOIRES, 12 verges pour \$5.00. Venez voir ces lignes : 75c valant \$1.00, 45c valant 65c, \$1 valant \$1.40. 1 caisse, soie Surab, belles marchandises, 45c valant 60c.

GAJNITURES—Grand assortiment de marchandises perlées, pannoaux et devant de robes, 25c chacun, et un Job de guimpe portée, autrefois vendu à 60c et \$1.65, en vente à 15c.

VOLANTS EN DENTELLES—Une caisse à 35c la vergo, en montant, Jolis patrons.

SOUS-VÊTEMENTS DE DAMES—Valeur extra dans chaque ligne. Venez les voir.

BRODERIES—Lignes spéciales, réduites à 2c, 3 1/2c, 4c, 5c, 6c, 7c, 8c, 9c et 10c. BAS—Bonnes paires à 7c, 8c et 10c.

JERSEYS—Grande réduction—Ligne spéciale à 75c. GANTS—En Solo à 20c, 25c et 30c. Gants de Kid : 1 lot à 23c, autre à 45c valant 50c et 75c.

COLLETS ET MANCHETTES—Une caisse à 5c chacun. RUBANS—Réduits à un tiers du prix : 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9 et 10c la vergo.

MOUCHOIRS—3 pour 5c ; avec bords de couleurs : 3, 5, 8 et 10c chacun. PARAPLUIES—Demandez à voir nos parapluies à 45c.

SPECIAL

Nous avons fait de grandes réductions sur tous nos COUPONS ; nous les donnons pour presque rien. Demandez à les voir.

ALPHONSE VALIQUETTE

1869—Rue Notre-Dame, Ouest—1871

MONTREAL

CHAPEAUX ET FOURRURES

J. R. BOURDEAU

97, RUE ST-LAURENT

La réputation de la Maison J. R. BOURDEAU est établie depuis longtemps.

Cette maison de premier ordre apporte le plus grand soin pour se tenir constamment au courant des modes les plus nouvelles et sa vaste clientèle ne fait qu'augmenter de jour en jour.

J. R. B. fabrique lui-même et fait une

Spécialité de CHAPEAUX DE SOIE et de FEUTRE de tout genre,

ce qui lui donne l'avantage de vendre au prix du gros.

Les personnes qui désirent avoir des Chapeaux de premier choix ne peuvent mieux faire que de s'adresser au

No. 97, RUE SAINT-LAURENT

A L'ENSEIGNE DU BUFFLE

J. R. BOURDEAU—Chapelier et Manchonnier—MONTREAL

Les MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES

J. LESSARD & C^{ie}, Éditeurs, boîte de poste 1110, Montréal, P.Q.

Les Modes Françaises Illustrées publient CHAQUE SEMAINE les modes nouvelles avec des descriptions complètes des toilettes et confections, ouvrages de lingerie, chemises, jaquettes, etc., etc ; ouvrages au crochet, broderie, ouvrages de fantaisie, etc. Un magnifique feuillet, des causeries sur les modes, l'étiquette, le savoir vivre, l'économie domestique, la cuisine. Des articles sur la manière de tenir une maison, d'ornez le logis et des renseignements sur la manière de meubler les appartements. Les Questions et Réponses offrent aux abonnés une mine précieuse de conseils, de renseignements de toute nature. L'abonnement aux Modes Françaises Illustrées (deuxième année) est de \$2.50 pour un an et \$1.75 pour six mois. Adressez : J. LESSARD & C^{ie}, boîte de poste 1110, Montréal.

Ce numéro vous donne une chance de gagner 200 piastres.

ETRENNES !**Calendriers à Effeuille "Ephémérides"
POUR 1888**

Avec indications des faits remarquables ou des pensées pieuses
Articles des mieux finis avec cartons gelatinés
et représentation de personnages comme ci-dessous :

Avec Indications Historiques

PAUL ET VIRGINIE	prix franco,	50 cents
COPERNIC ENSEIGNANT L'ASTRONOMIE		50 "
LA COLPORTEUSE D'ŒUFS		50 "
LE SPORT		50 "
LA MARINE		45 "
LES BEAUX ARTS		40 "
TORRÉADOR		40 "
LES CHARMEURS D'OISEAU		30 "
CUPIDON		25 "
ENLUMINÉ		25 "

Avec Pensées Pieuses ou Vies de Saints

SACRÉ CŒUR DE JÉSUS ou de MARIE		50 "
" " " " " "	plus petit	40 "
ENFANTS DE MARIE		30 "

Aussi Le Grand ALMANACH des Familles bretonnes pour l'année 1888
illustre d'un magnifique chromo de N. D. de Lourdes et d'un
grand nombre d'illustrations. Prix 15 cts.

GRANGER FRERES

LIBRAIRES-PAPETIERS

No. 1699, Rue Notre-Dame, MONTREAL

Prière de correspondre.

MEUBLES !

SETS DE SALON, SETS DE CHAMBRE
BIJOUX, MONTRES en OR et en ARGENT
LAMPES, CADEAUX DE NOCES, &c, &c.

— CHEZ —

FOUCHER FILS & CIE

1798, RUE STE-CATHERINE

Payable à la semaine.

MONTREAL

**L'EDITION HEBDOMADAIRE DE
LA PRESSE**

A UNE PIASTRE — (81.00) — PAR ANNEE

est, sans contredit,

le Journal le plus populaire de tous les journaux français du Canada,
tant à cause de la variété de son contenu en général que de**LA BEAUTE DE SES FEUILLETONS.**

Pour abonnement, adressez

WURTELE & C^o, Propriétaires,

1540, Rue Notre-Dame, MONTREAL

LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS

est publiée aux prix suivants :

UN AN, \$2.50 — SIX MOIS, \$1.25

Strictement payable d'avance.

LE NUMERO - - 5 cents**PRIMES — PRIMES — PRIMES**

N'oubliez pas que la BIBLIOTHÈQUE A CINQ CENTS offre à ses lecteurs des avantages
magnifiques sous forme de Primes.

Conservez soigneusement les numéros de la BIBLIOTHÈQUE afin de participer au grand tirage
qui aura lieu dans le mois d'Octobre.

Tous les Six Mois

\$300.00 DE PRIMES

Tous les Six Mois

PRIME PRINCIPALE - - \$200.00POIRIER, BESSETTE & CIE, Propriétaires de la *Bibliothèque à Cinq Cents*

Boite B. F. 138.

1540, Rue Notre-Dame, Montréal